

**DOZY
REINHART
ANNE**

HISTOIRE DES
MUSULMANS D'ESPAGNE,
T. 2

Reinhart Dozy
Histoire des Musulmans
d'Espagne, t. 2

*http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24620173
Histoire des Musulmans d'Espagne, t. 2/4 / jusqu'a la conquête de
l'Andalousie par les Almoravides (711-110):*

Содержание

I	4
II	29
III	49
IV	62
V	79
Конец ознакомительного фрагмента.	87

Reinhart Pieter Anne Dozy

Histoire des Musulmans d'Espagne, t. 2/4 / jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-110)

I

Jusqu'ici les vainqueurs ont attiré exclusivement notre attention; les vaincus vont avoir leur tour. Indiquer les circonstances qui facilitèrent aux musulmans la conquête de l'Espagne; résumer dans ses traits principaux l'histoire de cette conquête; exposer la situation que les vainqueurs firent à la population chrétienne et l'influence qu'exerça leur domination sur le sort d'une classe aussi infortunée que nombreuse, celle des esclaves et des serfs; raconter en détail la longue et opiniâtre résistance que toutes les classes de la société, que les chrétiens et les renégats, les citadins et les montagnards, les riches propriétaires et les esclaves affranchis, que des moines saintement fanatiques et même des femmes courageuses et inspirées opposèrent aux conquérants alors qu'une génération

plus forte eut succédé à la génération énervée du commencement du VIII^e siècle – tel sera le sujet de cette partie de notre travail.

Au moment où la Péninsule attira sur elle les cupides regards des musulmans, elle était bien faible, bien facile à conquérir, car la société y était dans une situation déplorable.

Le mal datait de loin. Province romaine, l'Espagne, sous les derniers Césars, offre le même douloureux spectacle que les autres parties de l'empire. «De tout ce qu'elle possédait autrefois, il ne lui reste que son nom,» dit un auteur du V^e siècle¹. D'une part on voit un petit nombre de riches qui possèdent des domaines immenses, des *latifundia*; de l'autre, une multitude de bourgeois ruinés, de serfs, d'esclaves. Les riches, les privilégiés, les clarissimes, tous ceux enfin qui avaient occupé les principales magistratures de l'empire, ou reçu du prince seulement le titre honoraire de ces magistratures, étaient exempts des charges qui pesaient sur la classe moyenne. Ils vivaient, au sein de la mollesse et d'un luxe effréné, dans de superbes villas, aux bords d'un beau fleuve, au pied d'une colline riante plantée de vignes et d'oliviers. Là ils partageaient leur journée entre le jeu, les bains, la lecture, l'équitation et les repas. Là, dans des salles dont les murailles étaient couvertes de tapisseries peintes ou brodées d'Assyrie et de Perse, des esclaves encombraient la table, à l'heure du dîner, des mets les plus exquis, des vins les plus savoureux, tandis que les convives, étendus sur des lits drapés en

¹ Salvien, *De Gubernatione Dei*, L. IV, p. 60 (éd. de Brême, 1688).

pourpre, improvisaient des vers, prêtaient l'oreille à des chœurs de musiciens, ou regardaient des danseurs².

La vue de cette opulence ne pouvait servir qu'à contrister la misère du grand nombre par un contraste affligeant. La plèbe des villes, la populace qui faisait des émeutes, n'était pas trop à plaindre, il est vrai; on la craignait, on la ménageait, on la nourrissait avec des distributions gratuites aux dépens des autres citoyens, on l'avalissait par des spectacles grossiers et barbares; mais la classe moyenne, celle des curiales, des petits propriétaires qui habitaient les villes et qui étaient chargés de l'administration des affaires municipales, avait été réduite, par la fiscalité romaine, à la plus profonde détresse. Le régime municipal, destiné à servir de sauvegarde contre la tyrannie, était devenu à la fois l'instrument et la victime de toutes les oppressions. Constantin avait tari la source principale du revenu des villes, des municipes, en s'emparant de leurs propriétés au moment même où les dépenses municipales augmentaient, avec les progrès de la misère publique; et pourtant les membres de la curie, c'est-à-dire tous les citoyens d'une ville possédant une propriété foncière de plus de vingt-cinq arpents et n'appartenant pas à la classe des privilégiés, devaient suppléer de leurs deniers à l'insolvabilité des contribuables. Les curiales ne pouvaient briser

² Voyez les passages de Sidoine Apollinaire cités par Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germanis*, t. I, p. 387 et suiv. Nous ne possédons point de renseignements sur la manière de vivre des riches seigneurs espagnols de cette époque, mais tout porte à croire qu'elle ressemblait fort à celle des seigneurs de la province avoisinante.

cette solidarité, qui était originaire et héréditaire; ils étaient même en quelque sorte attachés à la glèbe, car ils ne pouvaient aliéner leurs terres sans l'autorisation de l'empereur qui, se considérant comme le propriétaire véritable de tout le sol de l'empire, ne voyait dans ses sujets que des usufruitiers. Maintefois dans leur désespoir les curiales désertaient leur poste et leur ville pour entrer dans le service militaire, ou pour s'engager dans le servage; mais le gouvernement, aux yeux de lynx, aux bras de fer, manquait rarement de les découvrir, et alors il les remplaçait de force dans la curie; s'il n'y réussissait pas, il les remplaçait par des hommes tarés, par des bâtards, par des hérétiques, par des juifs et des repris de justice, car la dignité de curiale, jadis honorable et privilégiée, était devenue une disgrâce et un châtiment³.

Le reste de la population était colon ou esclave. L'esclavage agricole n'avait pas disparu; mais depuis les commencements de la période impériale, le colonat s'était formé d'un côté par l'appauvrissement et la profonde détresse de la population libre des campagnes, de l'autre par l'amélioration de la condition des esclaves agricoles. C'était une condition intermédiaire entre la liberté et la servitude. N'ayant eu d'abord d'autre règle que la coutume ou le contrat, le colonat était devenu, depuis Dioclétien, une question d'ordre public, un intérêt d'Etat, un objet de préoccupation constante pour le gouvernement forcé de donner à tout prix des cultivateurs aux campagnes désertes et des soldats à l'armée. Il avait reçu alors son organisation, sa police, ses lois.

³ Voyez les travaux de MM. Savigny, Giraud, etc.

Sous certains rapports les colons, qui rendaient au possesseur de la terre qu'ils cultivaient une portion déterminée de ses produits, avaient une position meilleure que les esclaves: ils contractaient un véritable mariage, ce dont les esclaves étaient incapables; ils pouvaient posséder comme propriétaires, et le patron ne pouvait leur enlever leurs biens; seulement, ils ne pouvaient aliéner sans le consentement du patron. Puis la loi les considérait sous un autre point de vue que les esclaves. Ils payaient à l'Etat une contribution personnelle, et le recrutement de l'armée les atteignait. Toutefois on leur infligeait des châtimens corporels comme aux esclaves, et l'affranchissement n'existait pas pour eux. Esclaves, non pas d'un homme, mais du sol, ils étaient attachés aux champs qu'ils cultivaient par un lien indissoluble et héréditaire, le propriétaire ne pouvant disposer du champ sans les colons, ni des colons sans le champ⁴.

Une classe plus malheureuse encore, c'était celle des esclaves, qu'on vendait ou qu'on donnait comme un bœuf ou un meuble. Leur nombre était immense comparé à celui des hommes libres. «Une fois, dit Sénèque, on avait proposé dans le sénat de donner aux esclaves un habillement distinctif; – cette proposition ne fut point adoptée: on craignait que nos esclaves ne se missent à nous compter.» Sous le règne d'Auguste, un affranchi, dont la fortune avait cependant subi de grandes pertes dans les guerres civiles, possédait plus de quatre mille esclaves, et dans les derniers

⁴ Voyez Giraud, *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge*, t. I, p. 147 et suiv., et les travaux allemands et français qu'il cite.

temps de l'empire leur nombre semble avoir augmenté plutôt que diminué. Un chrétien de la Gaule en possédait cinq mille, un autre, huit mille⁵. On les traitait avec une rigueur impitoyable: souvent le maître condamnait à trois cents coups de fouet le serviteur qui lui faisait attendre l'eau chaude⁶. Et ce que ces infortunés avaient à souffrir de leurs maîtres n'était rien encore en comparaison des cruautés qu'ils avaient à subir de la part de leurs compagnons chargés de les surveiller⁷.

Pour se soustraire à la tyrannie des maîtres, des propriétaires, du gouvernement, les curiales, les colons et les esclaves n'avaient qu'un parti à prendre: c'était de s'enfuir dans les forêts et de se faire bandits, Bagaudes comme on disait alors. Vivant dans les bois à la manière des hommes primitifs, ils faisaient expier à leurs oppresseurs les souffrances qu'ils en avaient subies en pillant leurs superbes villas; et si un riche avait le malheur de tomber entre leurs mains, ils savaient faire prompte et terrible justice⁸. Parfois plusieurs de ces bandes se réunissaient en une seule, qui ne se bornait plus alors à des brigandages, mais menaçait les cités, la société elle-même. Dans les Gaules, sous le règne de Dioclétien, les Bagaudes avaient pris une attitude si menaçante qu'il fallut envoyer contre eux une armée considérable

⁵ Voyez Pignori, *de Servis* (dans la préface), dans Polenus, *Utriusque Thesauri antiquitatum nova supplementa*, t. III.

⁶ Ammien Marcellin, XXVIII, 4, 16.

⁷ Salvien, L. IV, p. 58.

⁸ Salvien, L. V, p. 91, 92; *Querolus*, Act. I, Sc. 2, vs. 194-208 (p. 55 éd. Klinkhamer).

commandée par un César⁹.

Une société rongée par tant de misères devait crouler au premier choc d'une invasion. Le grand nombre se souciait peu d'être opprimé, pressuré, fouetté par des Romains plutôt que par d'autres. Il n'y avait que les privilégiés, les riches possesseurs de la glèbe, qui fussent intéressés au maintien de ce qui existait. Profondément corrompus, usés par la débauche, la plupart avaient perdu toute énergie. Cependant, lorsque des nuées de barbares vinrent fondre sur les provinces romaines, quelques-uns d'entre eux firent acte de patriotisme, d'égoïsme si l'on veut. Les nobles de la Tarragonaise tâchèrent, mais sans succès, d'arrêter les progrès des Visigoths¹⁰. Quand, sous le règne d'Honorius, les Alains, les Vandales et les Suèves, après avoir franchi le Rhin, mettaient les Gaules à feu et à sang et menaçaient l'Espagne, pendant que la masse des habitants de ce pays attendait son sort avec une froide indifférence et une tranquillité imperturbable, sans tenter rien pour écarter le péril, deux frères nobles et riches, Didyme et Vérinien, firent prendre les armes à leurs colons¹¹,

⁹ Voyez les textes rapportés dans le tome I^{er} des *Script. rer. francic.* de D. Bouquet, p. 565, 572, 597, 609. Il est vrai que nous n'avons pas sur l'existence des Bagaudes en Espagne, des témoignages antérieurs à l'invasion des barbares; néanmoins je suis porté à croire que ces bandes y existaient déjà avant cette époque, car Idace, qui écrivait au V^e siècle et qui en parle le premier, ne semble nullement considérer leur existence en Espagne comme une nouveauté.

¹⁰ Isidore, *Hist. Goth.*, p. 493.

¹¹ *Servulos tantum suos ex propriis prædiis colligentes ac vernaculis alentes sumtibus.* Orose, VII, 40.

et, s'étant retranchés avec eux dans les défilés des Pyrénées, ils empêchèrent les barbares de pénétrer en Espagne, tant ce pays était facile à défendre. Mais quand ces deux frères eurent été faits prisonniers et décapités par l'anti-César Constantin qu'ils avaient refusé de reconnaître; quand ce Constantin eut confié la garde des Pyrénées aux Honorien, c'est-à-dire à un de ces corps de barbares que Rome avait pris à son service et qu'elle opposait aux autres barbares; quand ces Honorien se furent mis à piller le pays qu'ils devaient préserver de l'invasion, et qu'afin d'échapper à la punition due à un tel forfait, ils eurent ouvert les défilés aux barbares qui pillaient les Gaules (409)¹²: alors nul ne songea à la résistance. A l'approche des barbares, qui avançaient sombres, irrésistibles, inévitables, on cherchait à s'étourdir sur le péril par des orgies, à s'exalter le cerveau par le délire de la débauche. Pendant que l'ennemi franchissait les portes de leur ville, les riches, ivres et gorgés de mets, dansaient, chantaient; leurs lèvres tremblantes allaient cherchant des baisers sur les épaules nues des belles esclaves, et la populace, comme pour s'accoutumer à la vue du sang et s'enivrer des parfums du carnage, applaudissait des gladiateurs qui s'entr'égorgeaient dans l'amphithéâtre¹³. Pas une seule ville espagnole n'eut le courage de soutenir un siège; partout les portes s'ouvraient comme d'elles-

¹² Orose, VII, 40.

¹³ Voyez Salvien, L. VI, p. 121 – 123. On peut fort bien appliquer aux Espagnols ce que cet auteur dit des Gaulois, car il assure qu'en Espagne la corruption des mœurs était encore plus grande que dans les Gaules. Voyez L. VII, p. 137.

mêmes aux barbares; ceux-ci entraient dans les cités sans coup férir, les pillaient, les incendiaient, mais ils n'avaient pas besoin de tuer, et s'ils le faisaient, c'était uniquement pour rassasier leurs appétits sanguinaires.

Ce fut un temps horrible. Certes, cette génération inspire un mortel dégoût par son énervement, sa lâcheté, sa corruption; pourtant on se prend malgré soi à la plaindre. Le despotisme romain, tout insupportable qu'il était, n'était rien pourtant en comparaison de la brutalité des barbares. Dans la savante tyrannie des Césars il y avait eu au moins un certain ordre et jusqu'à une certaine mesure: les Germains, dans leur aveugle fureur, renversaient, écrasaient sans discernement tout ce qui se rencontrait sur leur passage. Une désolation infinie descendit sur les villes et les campagnes. A la suite de ces bouleversements arrivaient des fléaux peut-être plus tristes encore, la famine et la peste: on voyait des mères affamées égorger leurs enfants et se nourrir de leur chair¹⁴. Les Baléares, Carthagène et Séville furent pillées par les Vandales¹⁵. Heureusement pour l'Espagne ils passèrent en Afrique (429), avec le petit nombre d'Alains qui avaient échappé au glaive des Visigoths; mais les farouches Suèves, qui ne respiraient que le carnage et la destruction, restèrent en Galice et furent quelque temps maîtres de la Bétique et de la Carthaginoise. Presque toutes les provinces de l'Espagne furent successivement le théâtre de leurs ravages: la Lusitanie,

¹⁴ *Idatii Chron.*, ad ann. 409 et 410.

¹⁵ *Ibid.* ad ann. 425.

la Carthaginoise et la Bétique, la Tarragonaise et la Vasconie. Un terrible désordre régnait dans ces deux dernières provinces: les Bagaudes, grossis d'une foule de colons et de propriétaires ruinés, répandaient partout la terreur. Ennemis jurés de Rome, ils furent tour à tour ennemis ou alliés des barbares. Dans la Tarragonaise, où ils avaient à leur tête l'intrépide et audacieux Basile, ils surprirent un corps de barbares au service de Rome, au moment où ceux-ci étaient rassemblés dans l'église de Tirazone; ils les égorgèrent jusqu'au dernier; l'évêque lui-même ne fut point épargné. Puis Basile se réunit aux Suèves, pilla avec eux les environs de Saragosse, et surprit Lérida, dont les habitants furent faits prisonniers. Cinq années plus tard, les Suèves s'allièrent aux Romains pour exterminer les Bagaudes.

Plus encore que les autres provinces, la Galice fut ravagée par les Suèves; là était le centre de leur domination, là étaient leurs repaires, là ils pillèrent et massacrèrent pendant plus de soixante ans. Poussés à bout, les malheureux Galiciens firent enfin ce qu'ils auraient dû faire dès le commencement: ils prirent les armes et se retranchèrent dans des châteaux forts. Quelquefois ils étaient assez heureux pour faire à leur tour des prisonniers; alors on se réconciliait, on échangeait les captifs de part et d'autre, on se donnait réciproquement des otages; mais bientôt après les Suèves, rompant la paix, se remettaient à piller. Les Galiciens imploraient sans beaucoup de succès le secours ou la médiation des gouverneurs romains des Gaules, ou de cette partie de l'Espagne qui était restée romaine. Enfin d'autres barbares, les

Visigoths, vinrent combattre les Suèves; ils les vainquirent dans une sanglante bataille livrée sur les bords de l'Orvigo (456). Pour les Galiciens, ce fut bien moins une délivrance qu'un nouveau péril. Les Visigoths pillèrent Braga; ils ne répandirent pas de sang, mais ils traînèrent en esclavage une foule des habitants de la ville, des églises profanées ils firent des écuries, ils dépouillèrent les ecclésiastiques de tout, même de leur dernier vêtement. Et de même que les habitants de la Tarragonaise s'étaient faits Bagaudes, ceux de Braga et des environs s'organisèrent en bandes de partisans, de brigands. A Astorga les Visigoths se montrèrent plus impitoyables encore. Au moment où ils se présentèrent devant les portes de la ville, elle était au pouvoir d'une bande de partisans qui prétendaient combattre pour Rome. Ayant demandé et obtenu d'entrer comme amis, ils firent un horrible massacre, emmenèrent en esclavage une foule de femmes, d'enfants et d'ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient deux évêques, démolirent les autels, mirent le feu aux maisons et ravagèrent les champs d'alentour. Palencia eut le même sort. Puis ils allèrent assiéger un château non loin d'Astorga; mais le désespoir avait rendu du courage et des forces aux Galiciens, et la garnison de ce château se défendit si bien qu'elle soutint victorieusement un long siège.

Les Visigoths étant retournés dans les Gaules, les Suèves recommencèrent leurs brigandages et leurs atrocités. A Lugo une de leurs bandes fit une soudaine irruption dans la salle où délibérait le conseil municipal, qui croyait n'avoir rien à

craindre parce qu'on était dans la semaine sainte de Pâques; ces malheureux furent égorgés tous. A Coïmbre une autre bande viola le traité qu'elle venait de conclure, et emmena les habitants en esclavage¹⁶. Enfin les Visigoths conquièrent peu à peu toute l'Espagne, et bien qu'on dût leur céder les deux tiers du sol, leur domination parut un adoucissement, comparée aux maux qu'on avait eu à souffrir des terribles Suèves.

Au milieu de ces calamités sans nombre, de ce bouleversement universel, il y avait eu un groupe d'hommes qui n'avaient jamais perdu courage, qui avaient vu crouler le vieux monde sans trop de regrets, et qui, dans une certaine mesure, avaient pris parti pour les barbares contre les Romains, leurs compatriotes. C'était l'élite du clergé catholique, l'école de saint Augustin. Dès le commencement des invasions, ces prêtres s'étaient donné une peine infinie pour pallier les violences des conquérants. Ils acceptaient un optimisme barbare sur cet océan de malheurs. Disciple de l'évêque d'Hippone, à qui il dédia son ouvrage historique, et contemporain de l'invasion des Alains, des Suèves et des Vandales, le prêtre espagnol Paul Orose prétend que ces barbares, quand ils se furent établis dans la Péninsule après l'avoir divisée entre eux, traitèrent les Espagnols en alliés, en amis, et qu'au temps où il écrivait (vers l'année 417) il y avait déjà des Espagnols qui aimaient mieux être libres et pauvres sous la domination des barbares, qu'opprimés et accablés d'impôts

¹⁶ Voyez *Idatii Chronicon*, *passim*.

sous celle de Rome¹⁷. Un autre prêtre, qui écrivait vingt ou trente ans plus tard, Salvien de Marseille, va beaucoup plus loin; il est bien plus hardi. Ce qui, chez Orose, n'est encore que le vœu d'une faible minorité, devient, sous la plume du prêtre de Marseille, le vœu unanime de toute la nation¹⁸. Rien n'eût été plus contraire à la nature des choses qu'une telle disposition des esprits; aussi rien n'est plus faux. Non, il faut le dire pour l'honneur de l'humanité, le sentiment de la dignité nationale n'était pas éteint à ce point chez les sujets de Rome, qui d'ailleurs avaient acquis la triste et douloureuse expérience qu'il est un fléau pire que le despotisme lui-même. Trop faibles ou trop lâches pour secouer le joug, ils avaient du moins conservé dans leur âme assez de fierté pour haïr et détester les barbares. «Tu évites les barbares qu'on dit mauvais; moi, j'évite même ceux qu'on dit bons,» écrit Sidoine Apollinaire à un de ses amis¹⁹, et en parlant ainsi, il exprime le sentiment national bien mieux que les prêtres qui s'efforcent de représenter l'invasion comme un bienfait de Dieu. Mais ils avaient d'excellentes raisons, ces prêtres, pour écrire comme ils le faisaient. D'abord aucun sentiment généreux ne les en empêchait. Ils ne savaient point ce que c'est que le patriotisme. Ils n'avaient point de patrie ici-bas; leur patrie, à eux, était au ciel. Ils n'étaient pas compatissants non plus. Le pillage, le massacre même, les touchaient médiocrement. «Qu'est-ce que

¹⁷ Orose, VII, 41.

¹⁸ Salvien, L. V, p. 95.

¹⁹ *Epist.* VII, 14.

cela fait à un chrétien qui aspire à la vie éternelle, d'être enlevé à ce bas monde d'une manière ou d'une autre, à telle ou telle époque de la vie?» demande Orose,²⁰ après avoir avoué, un peu malgré lui sans doute, que les Suèves et leurs alliés avaient commis beaucoup de meurtres. Les intérêts de l'Eglise étaient leur unique préoccupation; dans chaque événement politique ils n'apercevaient guère que ce qui servait à celle-ci ou lui pouvait nuire. Champions du christianisme, ils avaient à réfuter les païens et même un grand nombre de chrétiens qui, point encore suffisamment affermis dans la foi, imputaient les désastres inouïs qui frappaient l'empire à l'abandon de l'ancien culte, en disant que le christianisme avait porté malheur à la grandeur romaine et que les anciens dieux l'avaient bien mieux gardée. Les prêtres répondaient à ces impies en leur prouvant, comme l'avait fait leur maître, le célèbre auteur de la *Cité de Dieu*, que le monde romain avait toujours été malheureux et que les maux actuels n'étaient pas aussi intolérables qu'on le prétendait²¹. Puis, ils avaient fort bien saisi cette vérité, qu'à des idées nouvelles, comme les idées chrétiennes l'étaient, il faut des hommes nouveaux. Ils n'avaient nulle prise sur les nobles romains. Chrétiens pour la forme, parce que le christianisme était devenu la religion de l'Etat, mais trop corrompus pour se soumettre à l'austère moralité que prêchait cette religion, et trop sceptiques pour croire à ses dogmes, ces clarissimes ne vivaient que pour les festins, les plaisirs, les

²⁰ VII, 41.

²¹ Voyez Orose, dans la dédicace; Salvien, L. VII, p. 130 etc.

spectacles, et niaient tout jusqu'à l'immortalité de l'âme²². «On préfère ici les spectacles aux églises de Dieu, s'écrie Salvien dans sa sainte indignation²³; on dédaigne les autels, et l'on honore les théâtres. On aime tout, on respecte tout; Dieu seul paraît méprisable et vil... Presque tout ce qui tient à la religion, on en rit chez nous.» Les mœurs des barbares n'étaient pas plus pures: les prêtres sont bien forcés d'avouer qu'ils étaient aussi injustes, aussi avarés, aussi trompeurs, aussi cupides, en un mot aussi corrompus que les Romains²⁴: car on l'a dit avec raison, il y a une analogie singulière entre les vices des décadences et les vices de la barbarie. Mais à défaut de vertus, les barbares croyaient du moins tout ce que leurs prêtres leur enseignaient²⁵; ils étaient dévots de leur nature. Dans le danger ils n'attendaient du secours que de Dieu. Avant la bataille leurs rois priaient dans le cilice, ce dont un général romain eût ri, et s'ils remportaient la victoire, ils reconnaissaient dans leur triomphe la main de l'Eternel. Enfin, ils honoraient le clergé, non-seulement leur clergé à eux, le clergé arien, mais encore le clergé catholique, que les Romains méprisaient, bafouaient, tout en se disant catholiques²⁶. Comment s'étonner après cela que les barbares se soient concilié la sympathie des prêtres? Sans doute, ils étaient

²² Voyez Claudien Mamert, *de Statu animæ*, II, 8.

²³ L. VI, p. 115; L. VII, p. 142.

²⁴ Salvien, L. IV, p. 74.

²⁵ Salvien, L. V, p. 86.

²⁶ Salvien, L. VII, p. 140, 142.

hérétiques, ils avaient été instruits par de mauvais docteurs²⁷; mais pourquoi les prêtres catholiques auraient-ils désespéré de les convertir? et cette conversion une fois obtenue, quel brillant avenir s'ouvrait alors pour l'Eglise!

Dans aucune province les espérances de ces esprits très-clairvoyants ne furent trompées; mais nulle part elles ne se réalisèrent au même degré qu'en Espagne, depuis que le roi Reccared et ses Visigoths eurent abjuré l'hérésie arienne pour se faire catholiques (587). Dès lors le clergé usa de tous les moyens pour adoucir et éclairer les Visigoths, déjà à moitié romanisés avant leur arrivée en Espagne par un demi-siècle de séjour dans les provinces romaines, et nullement insensibles aux avantages de l'ordre et de la civilisation. C'est un spectacle curieux que de voir les descendants des barbares qui avaient hanté les forêts de la Germanie, pâlir sur les livres sous la direction des évêques; c'est une curieuse correspondance que celle du roi Rékeswinth avec Braulion, l'évêque de Saragosse: le roi remercie l'évêque d'avoir bien voulu corriger un manuscrit qu'il lui avait envoyé, et il parle des fautes, des étourderies, des sottises des copistes, *putredines ac vitia scribarum, librariorum ineptiæ*, avec l'aplomb d'un Bentley ou d'un Ruhnkenius²⁸. Mais les évêques ne se bornèrent pas à former le cœur et l'esprit des rois: ils se chargèrent aussi de donner des lois à l'Etat et de le gouverner. Ils avaient été établis, par le Seigneur Jésus-Christ, les recteurs des peuples, disaient-

²⁷ Salvien, L. VII, p. 140.

²⁸ Voyez Braulionis *Epistolæ*, 38 – 41, dans l'*Esp. sacr.*, t. XXX, p. 374 – 377.

ils dans leurs actes²⁹. Entouré de ses grands, le roi venait se prosterner humblement devant eux, quand ils étaient assemblés en concile à Tolède, pour les prier, avec des soupirs et des larmes, de vouloir bien intervenir pour lui auprès de Dieu, et de donner de sages lois à l'Etat³⁰. Et les évêques inculquèrent si bien aux rois que la piété devait être la première de leurs vertus³¹; les rois, de leur côté, comprirent si bien que la piété, c'était l'obéissance aux évêques, que même les plus débauchés d'entre eux se laissèrent guider docilement par les évêques dans les affaires publiques³².

Voilà donc un nouveau pouvoir dans l'Etat, un pouvoir qui a absorbé tous les autres et qui semble fait pour régénérer les mœurs et les institutions. C'est de lui que les serfs attendent l'adoucissement de leurs maux. Le clergé catholique, au temps où dominait l'hérésie arienne, avait montré pour eux une tendre et paternelle sollicitude. Il leur avait ouvert ses hôpitaux, et Masone, le pieux évêque de Mérida, avait donné tant d'argent aux serfs de son église, qu'à Pâques ils pouvaient lui faire cortège en robes de soie; sur son lit de mort, ce saint homme avait émancipé ses esclaves les plus fidèles, après leur avoir assuré les moyens de vivre convenablement³³. Le clergé, on s'en tient convaincu, va

²⁹ VIII^e concile de Tolède, dans le *Forum Judicum*, p. IV, col. 1.

³⁰ Voyez *Concil. Tolet.* IV.

³¹ Voyez le même concile.

³² Licet flagitiosus, tamen bene monitus, dit Isidore de Béja (c. 15) en parlant de Rékeswinth.

³³ Paulus Emeritensis, *De vita P. P. Emeritensium*, dans *l'Esp. sacr.*, t. XIII, p. 359, 360, 382.

abolir le servage, contraire, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de l'Evangile. Cette généreuse doctrine, il l'a hautement proclamée quand il était faible³⁴; il va la mettre en pratique maintenant qu'il est tout-puissant.

Etrange erreur! Arrivé au pouvoir, le clergé désavoue les maximes qu'il avait professées alors qu'il était pauvre, méprisé, opprimé, persécuté. Désormais en possession de vastes terres peuplées d'une foule de serfs, de superbes palais encombrés d'esclaves, les évêques s'aperçoivent qu'ils sont allés trop vite, que le temps d'émanciper les serfs n'est point encore venu, que pour le faire il faudra attendre encore je ne sais combien de siècles. Saint Isidore de Péluse s'étonnait, dans les déserts de la Thébaïde, qu'un chrétien pût avoir un esclave; un autre saint Isidore, le célèbre évêque de Séville qui fut longtemps l'âme des conciles de Tolède et «la gloire de l'Eglise catholique,» comme disaient les Pères du huitième de ces conciles, ne reproduit pas, en parlant de l'esclavage, les doctrines de son homonyme, mais celles des *Sages* de l'antiquité, d'Aristote et de Cicéron. «La nature, avait dit le philosophe grec, a créé les uns pour commander, les autres pour obéir;» et le philosophe romain avait dit: «Il n'y a pas d'injustice à ce que ceux-là servent qui ne savent pas se gouverner.» Isidore de Séville dit la même

³⁴ Voyez les preuves chez Neander, *Denkwürdigkeiten aus der Geschichte des Christenthums*, t. II, p. 236-240, et chez Ozanam, *La civilisation au cinquième siècle*, t. II, p. 50 – 57.

chose³⁵; seulement il est en contradiction avec lui-même, car il avoue que devant Dieu tous les hommes sont égaux, et que le péché du premier homme, dans lequel il cherche l'origine de la servitude, a été vaincu par la rédemption. Loin de nous la pensée de vouloir reprocher au clergé de ne pas avoir affranchi les esclaves, ou de vouloir combattre l'opinion de ceux qui affirment que l'esclave n'était pas capable de la liberté: nous ne discutons pas, nous nous bornons à constater un fait qui eut des suites très-importantes, à savoir que le clergé, dans son inconséquence, ne remplit point l'attente des serfs. Le sort de ces malheureux, au lieu de s'adoucir, s'aggrava. Les Visigoths, de même que d'autres peuples d'origine germanique le firent dans d'autres provinces romaines, leur imposèrent des services personnels, des corvées. Un usage digne d'être remarqué et inconnu aux Romains, ce semble, c'est que souvent une famille d'esclaves avait à rendre au maître un service déterminé et héréditaire; une telle était chargée, de père en fils, de la culture de la terre, une autre, de la pêche, une troisième, de la garde des troupeaux, une quatrième, du métier de charpentier, une cinquième, de celui de forgeron, et ainsi de suite³⁶. Ni le serf ni l'esclave ne pouvait se marier sans le consentement de son seigneur; au cas où il s'était marié sans avoir obtenu ce consentement, son mariage était considéré

³⁵ *Sentent.*, L. III, c. 47: Aequus Deus ideo discrevit hominibus vītam, alios serves constituens, alios dominos, ut licentia male agendi servorum potestate dominantium restringatur.

³⁶ Voyez Muñoz, *Fueros*, p. 123-125.

comme nul et on le séparait de force de sa femme. Quand un homme de condition servile avait épousé une femme appartenant à un autre seigneur, les enfants nés de ce mariage se divisaient par moitié entre les deux seigneurs. Dans ces circonstances la loi des Visigoths était donc moins humaine que celle de l'empire, car l'empereur Constantin avait défendu de séparer les femmes de leurs maris, les fils de leurs pères, les frères de leurs sœurs³⁷. En général on ne peut douter que la condition de la classe servile n'ait été fort dure sous la domination des Visigoths, quand on examine leurs lois nombreuses et sévères contre les serfs et les esclaves fugitifs, et quand on voit qu'au huitième siècle les serfs dans les Asturies, où leur condition était restée ce qu'elle avait été dans toute l'Espagne, se révoltèrent en masse contre leurs seigneurs.

Si les évêques n'améliorèrent point la condition des serfs, ils ne firent rien non plus pour la classe moyenne. Les curiales restèrent ce qu'ils étaient, la propriété de la terre; qui plus est, aucun citadin n'avait plus le droit de vendre ses biens³⁸. L'esprit de fiscalité avait passé des empereurs aux rois goths avec les autres traditions romaines; il semble même que les disciples surpassèrent bientôt leurs maîtres. La bourgeoisie resta donc misérable, ruinée; les conciles ne le nient pas³⁹.

Toutes les plaies de l'époque romaine, la propriété condensée en grandes masses, l'esclavage, le servage général, en vertu

³⁷ Voyez Muñoz, *Del Estado de las personas en los reinos de Asturias y Leon*.

³⁸ *For. Jud.*, V, 4, 19: De non alienandis privatorum et curialium rebus.

³⁹ Voyez *Concil. Tolet.* VIII.

duquel des cultivateurs furent assignés à la terre et des propriétaires aux propriétés, tout cela subsista.

Encore si ceux qui se disaient les recteurs des peuples établis par Jésus-Christ, se fussent bornés à laisser les choses à peu près comme ils les avaient trouvées! Mais, hélas! dans leur fanatisme, ils se mirent à persécuter, avec une cruauté inouïe, une race alors fort nombreuse en Espagne. C'était dans la nature des choses. Un historien éminent l'a dit avec raison: «Toutes les fois qu'au moyen âge l'esprit humain s'avisa de demander comment ce paradis idéal d'un monde asservi à l'Eglise n'avait réalisé ici-bas que l'Enfer, l'Eglise, voyant l'objection, se hâta de l'étouffer, disant: «c'est le courroux de Dieu! c'est le crime des juifs! Les meurtriers de Notre-Seigneur sont impunis encore!» On se jetait sur les juifs.» (Michelet).

Les persécutions avaient commencé en 616, sous le règne de Sisebut. On avait ordonné alors aux juifs de se convertir avant une année révolue; ce terme expiré, si les juifs persévéraient dans leurs croyances, ils seraient exilés après avoir reçu cent coups de fouet et leurs biens seraient confisqués. On dit que, saisis de crainte, plus de quatre-vingt-dix mille juifs reçurent alors le baptême et que c'était la moindre partie. Ces conversions, il est à peine besoin de le dire, n'étaient qu'apparentes; les nouveaux convertis continuaient en secret à circoncrire leurs enfants et à pratiquer tous les autres rites de la religion de Moïse; mais n'était-ce pas en outre tenter l'impossible que de vouloir convertir par la force une race aussi nombreuse? Les évêques

du quatrième concile de Tolède semblent en avoir jugé ainsi; mais tout en permettant aux juifs de rester fidèles à la religion de leurs ancêtres, ils ordonnèrent cependant que leurs enfants leur seraient ôtés pour être élevés dans le christianisme. Puis le clergé, se repentant de sa demi-tolérance, revint aux mesures extrêmes, et le sixième concile de Tolède ordonna qu'à l'avenir aucun roi élu ne pourrait entrer dans l'exercice de la royauté qu'il n'eût préalablement juré de faire exécuter les édits promulgués contre cette race abominable. Cependant, en dépit de toutes les lois et de toutes les persécutions, les juifs subsistèrent en Espagne; par une étrange anomalie, ils y possédaient même des terres⁴⁰, et tout porte à croire que les lois rendues contre eux furent rarement exécutées dans toute leur rigueur. On le voulait bien, mais on ne le pouvait pas.

Pendant quatre-vingts ans les juifs souffrirent en silence; mais alors, leur patience ayant été poussée à bout, ils résolurent de se venger de leurs oppresseurs. Vers l'année 694, dix-sept ans avant que l'Espagne fût conquise par les musulmans, ils projetèrent un soulèvement général avec leur coreligionnaires de l'autre côté du Détroit, où plusieurs tribus berbères professaient le judaïsme et où les juifs exilés d'Espagne avaient trouvé un refuge. La révolte devait probablement éclater sur plusieurs points à la fois, au moment où les juifs d'Afrique seraient débarqués sur les côtes de l'Espagne; mais avant le moment fixé pour l'exécution, le gouvernement fut averti du complot. Le roi

⁴⁰ Voyez le 8^e article des actes du XVII^e concile de Tolède.

Egica prit aussitôt les mesures commandées par la nécessité; ensuite, ayant convoqué un concile à Tolède, il informa ses guides spirituels et temporels des coupables projets des juifs, et les pria de punir sévèrement cette race maudite. Après avoir entendu les dépositions de quelques Israélites, d'où il résultait que le complot ne tendait à rien moins qu'à faire de l'Espagne un Etat juif, les évêques, frémissant de colère et d'indignation, condamnèrent tous les juifs à perdre leurs biens et leur liberté. Le roi les donnerait comme esclaves aux chrétiens, même à ceux qui jusque-là avaient été esclaves des juifs et que le roi affranchirait. Les maîtres devaient s'engager à ne pas tolérer que leurs nouveaux esclaves pratiquassent les cérémonies de l'ancienne loi; ils devaient leur ôter leurs enfants aussitôt que ceux-ci auraient atteint leur septième année, les faire élever dans le christianisme, et ne pas permettre le mariage entre juifs, l'esclave juif ne pouvant épouser qu'une esclave chrétienne, et une juive ne pouvant avoir pour mari qu'un esclave chrétien.⁴¹

On ne peut douter que ces décrets n'aient été exécutés dans toute leur rigueur. Cette fois il s'agissait de punir, non-seulement des mécréants, mais des conspirateurs fort dangereux. A l'époque où les musulmans conquièrent le nord-ouest de l'Afrique, les juifs d'Espagne gémissaient donc sous un joug intolérable; ils appelaient de tous leurs vœux le moment de leur délivrance, et des conquérants qui, moyennant un léger tribut, leur rendraient la liberté et leur permettraient le libre exercice de leur culte,

⁴¹ Voyez les actes du XVII^e concile de Tolède; (*apud* Mansi, t. XII, p. 94 et suiv.)

devaient leur apparaître comme des sauveurs envoyés par le ciel.

Les juifs, les serfs, les bourgeois appauvris, c'étaient autant d'ennemis implacables que cette société lézardée et craquant de toutes parts nourrissait dans son sein. Et pourtant les classes privilégiées n'avaient à opposer à des envahisseurs que des serfs chrétiens ou juifs. Déjà dans les derniers temps de l'empire romain, les colons, comme nous l'avons vu, servaient dans les armées. Les Visigoths avaient maintenu cet usage. Aussi longtemps qu'ils avaient conservé leur esprit martial, il n'avait pas été nécessaire de fixer le nombre de serfs que chaque propriétaire devait fournir pour son contingent; mais plus tard, quand ils eurent pris goût à s'enrichir par le travail des esclaves et des serfs, il devint urgent que la loi pourvût au recrutement de l'armée. C'est ce que sentit le roi Wamba. Se plaignant dans un de ses décrets de ce que les propriétaires, préoccupés de la culture de leurs champs, enrôlaient à peine la vingtième partie de leurs serfs quand on les appelait aux armes, il ordonna que dans la suite chaque propriétaire, qu'il fût goth ou romain, enrôlât la dixième partie de ses serfs⁴². Postérieurement on semble même avoir ordonné aux propriétaires d'enrôler la moitié de leurs serfs⁴³. Le nombre des serfs dans les armées devait donc surpasser de beaucoup celui des hommes libres; ce qui revient à dire que la défense de l'Etat avait été principalement confiée à ceux qui

⁴² *Forum Judicum*, L. IX, Tit. II, 9.

⁴³ C'est ainsi qu'on lit dans deux manuscrits latins du *Forum Judicum* et dans la traduction espagnole de ce code.

étaient bien plus disposés à faire cause commune avec l'ennemi qu'à combattre pour leurs oppresseurs.

II

L'Espagne des Visigoths, on l'a vu, était gouvernée plus mal encore que l'Espagne des Romains. L'Etat avait depuis longtemps en lui le germe de la dissolution; sa faiblesse était telle que, la trahison aidant, une armée de douze mille hommes fut suffisante pour le bouleverser en un clin d'œil.

Le gouverneur de l'Afrique, Mousâ ibn-Noçair, avait étendu les limites de l'empire arabe jusqu'à l'Océan. Seule la ville de Ceuta lui résistait encore. Elle appartenait à l'empire byzantin qui avait possédé autrefois tout le littoral de l'Afrique; mais l'empereur étant à une trop grande distance pour pouvoir lui prêter un secours bien efficace, elle entretenait des relations très-étroites avec l'Espagne. Aussi Julien, le gouverneur de la ville, avait envoyé sa fille à la cour de Tolède, afin qu'elle y reçût une éducation en harmonie avec sa naissance; mais elle eut le malheur de plaire au roi Roderic, qui la déshonora. Outré de colère, Julien ouvrit à Mousâ les portes de sa ville, après avoir conclu avec lui un traité avantageux; puis il lui parla de l'Espagne, l'engagea à tenter la conquête, et mit ses vaisseaux à sa disposition. Mousâ écrivit au calife Walîd pour lui demander des ordres. Le calife jugea l'entreprise trop dangereuse. «Faites explorer l'Espagne par des troupes légères, répondit-il à Mousâ, mais gardez-vous, pour le moment du moins, d'exposer une grande armée aux périls d'une expédition d'outre-mer.» Mousâ envoya donc en Espagne

un de ses clients, nommé Abou-Zora Tarîf, avec quatre cents hommes et cent chevaux. Ces troupes passèrent le Détroit dans quatre bâtiments qui leur avaient été fournis par Julien, pillèrent les environs d'Algéziras, et retournèrent en Afrique (juillet 710).

L'année suivante, Mousâ profita de l'éloignement de Roderic, occupé à dompter une révolte des Basques, pour envoyer en Espagne un autre de ses clients, Târic ibn-Ziyâd, le général de son avant-garde, avec sept mille musulmans. C'étaient presque tous des Berbers, et Julien les accompagnait. Ils passèrent successivement le Détroit dans les quatre navires dont Tarîf s'était servi, les musulmans n'en ayant pas d'autres. Târic les réunit sur la montagne qui aujourd'hui encore porte son nom (Gebal-Târic, Gibraltar). Au pied de cette montagne se trouvait la ville de Carteya⁴⁴. Târic envoya contre elle une division commandée par un des rares officiers arabes qui se trouvaient dans son armée, à savoir Abdalmélic, de la tribu de Moâfir⁴⁵. Carteya tomba au pouvoir des musulmans⁴⁶, et Târic s'était déjà avancé jusqu'au lac qui porte le nom de Lago de la Janda, lorsqu'il apprit que le roi Roderic marchait contre lui à la tête d'une armée nombreuse. Comme il n'avait que quatre navires, il lui eût été difficile de reconduire ses troupes en Afrique, lors même qu'il l'eût voulu; mais il n'y songea même pas; l'ambition, la cupidité, le fanatisme le poussaient en avant. Il fit demander des renforts à

⁴⁴ Voyez la note A, à la fin de ce volume.

⁴⁵ C'était le septième aïeul du célèbre Almanzor.

⁴⁶ Ibn-al-Contîa, fol. 4 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 11, 273.

Mousâ, et celui-ci se servit des vaisseaux qu'il avait fait construire depuis le départ de son lieutenant, pour lui envoyer encore cinq mille Berbers. Les forces de Târic s'élevaient donc à douze mille hommes. C'était bien peu en comparaison de la grande armée de Roderic; mais la trahison vint en aide aux musulmans.

Roderic avait usurpé la couronne qu'il portait. Appuyé par plusieurs grands, il avait détrôné, et même tué à ce qu'il paraît, son prédécesseur Witiza. Il avait donc contre lui un parti très-puissant, à la tête duquel se trouvaient les frères et les fils du dernier roi. Ce parti, il voulait en gagner les chefs, et au moment où il marchait contre Târic, il les avait invités à se joindre à lui. La loi les y obligeait, et ils vinrent, mais le cœur plein de ressentiment, de haine, de défiance. Roderic tâcha de les apaiser, de les rassurer, de se les attacher, mais avec si peu de succès qu'ils formèrent entre eux le projet de le trahir dès qu'on en serait venu aux mains avec l'ennemi. Ce n'est pas qu'ils eussent l'intention de livrer leur patrie aux Berbers; ils ne pouvaient avoir un tel dessein, car ils convoitaient le pouvoir, le trône, et livrer le pays aux Africains n'était pas le moyen d'atteindre ce but. Le fait est qu'à leur avis (et au fond ils avaient raison) les Berbers n'étaient pas venus sur le territoire du royaume pour y établir leur domination, mais seulement pour y faire une razzia. «Tout ce que veulent ces étrangers, se dirent-ils, c'est du butin; et quand ils l'auront, ils retourneront en Afrique.» Ce qu'ils voulaient, c'était que Roderic perdît dans une déroute sa renommée de capitaine vaillant et heureux, afin qu'ils fussent en état de faire valoir, avec

plus de succès qu'auparavant, leurs prétentions à la couronne. Il se pouvait aussi que Roderic fût tué, et ce cas échéant, leurs chances étaient meilleures encore. En un mot, ils se laissaient guider par un étroit égoïsme et ils manquaient de prévoyance; mais s'ils livrèrent leur patrie aux mécréants, ils le firent sans le savoir, sans le vouloir.

La bataille eut lieu sur les bords du Wâdî-Bocca⁴⁷ (19 juillet 711). Les deux ailes de l'armée espagnole étaient commandées par deux fils de Witiza, et se composaient principalement des serfs de ces princes. Ces serfs obéirent volontiers à leurs maîtres qui leur ordonnèrent de tourner le dos à l'ennemi. Le centre, qui se trouvait sous les ordres de Roderic lui-même, tint ferme quelque temps; mais à la fin il lâcha pied, et alors les musulmans firent un grand carnage des chrétiens. Roderic fut tué à ce qu'il semble; il ne reparut pas du moins, et le pays se trouva sans roi au moment où il en avait le plus besoin. Târic profita de cette circonstance. Au lieu de retourner en Afrique, comme on pensait qu'il le ferait et comme Mousâ le lui avait ordonné, il marcha hardiment en avant. Ce fut assez pour que l'empire vermoulu croulât soudainement. Tous les mécontents et tous les opprimés facilitèrent leur tâche aux envahisseurs. Les serfs ne voulurent point remuer, de peur de sauver leurs maîtres avec eux. Les juifs s'insurgèrent partout et se mirent à la disposition des musulmans.

⁴⁷ Cette petite rivière porte aujourd'hui le nom de Salado; elle se jette dans la mer non loin du cap Trafalgar, entre Vejer de la Frontera et Conil. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 314-316.

Après avoir remporté une nouvelle victoire près d'Ecija, Târic put donc marcher vers Tolède avec le gros de ses troupes, et envoyer des détachements contre Cordoue, Archidona et Elvira. Archidona fut occupée sans coup férir, les habitants étant allés chercher un refuge dans les montagnes. Elvira fut prise de vive force, et la garde en fut confiée à une garnison composée de juifs et de musulmans. Cordoue fut livrée aux Africains par un berger, un serf, qui leur indiqua une brèche par laquelle ils purent pénétrer dans la ville. A Tolède les chrétiens furent trahis par les juifs. Une indicible confusion régnait partout. Les patriciens et les prélats semblaient avoir perdu la tête. «Dieu avait rempli de crainte les cœurs des infidèles,» dit un chroniqueur musulman, et de fait, ce fut un sauve qui peut général. A Cordoue on n'avait pas trouvé de patriciens: ils s'étaient rendus à Tolède; à Tolède on n'en trouva pas non plus: ils s'étaient réfugiés en Galice. Le métropolitain avait même quitté l'Espagne: pour plus de sûreté, il était allé à Rome. Ceux qui n'avaient pas cherché leur salut dans la fuite songèrent plutôt à obtenir des traités qu'à se défendre. Les princes de la famille de Witiza furent de ce nombre. Faisant valoir leur trahison comme un titre à la reconnaissance des musulmans, ils demandèrent et obtinrent les domaines de la couronne, dont les rois n'avaient eu que l'usufruit⁴⁸ et qui se composaient de trois mille métairies. En outre Oppas, un frère de Witiza, fut nommé gouverneur de Tolède.

Par une bonne fortune à laquelle personne ne s'était attendu,

⁴⁸ *Forum Judicum*, Lib. V, t. I, l. 2.

une simple razzia était donc devenue une conquête. Mousâ fut fort mécontent de ce résultat. Il voulait bien que l'Espagne fût conquise, mais il ne voulait pas qu'elle le fût par un autre que lui; il enviait à Târic la gloire et les avantages matériels de la conquête. Heureusement il y avait encore quelque chose à faire dans la Péninsule: Târic n'avait pas pris toutes les villes, il ne s'était pas approprié toutes les richesses du pays. Mousâ résolut donc de se rendre en Espagne, et dans le mois de juin 712, il passa le Détroit, accompagné de dix-huit mille Arabes. Il prit Medina-Sidonia, et les Espagnols qui s'étaient réunis à lui se chargèrent de lui livrer Carmona. Ils se présentèrent armés devant les portes de la ville, et, se donnant pour des hommes qui avaient pris la fuite à l'approche de l'ennemi, ils demandèrent et obtinrent la permission d'entrer dans la ville, après quoi ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour ouvrir les portes aux Arabes. Séville fut plus difficile à prendre. C'était la plus grande ville du pays; il fallut l'assiéger pendant plusieurs mois avant qu'elle se rendît. Mérida prêta aussi une longue et vigoureuse résistance, mais elle finit par capituler (1 juin 713). Mousâ se mit ensuite en route vers Tolède. Târic alla à sa rencontre pour lui présenter ses hommages, et du plus loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre; mais Mousâ était si irrité contre lui, qu'il lui donna des coups de fouet. «Pourquoi as-tu marché en avant sans ma permission? lui dit-il; je t'avais ordonné de faire seulement une razzia et de retourner ensuite en Afrique.»

Le reste de l'Espagne, à l'exception de quelques provinces du

nord, fut conquis sans difficulté. La résistance ne servait à rien; faute d'un chef, elle manquait de direction et de plan. L'intérêt commandait d'ailleurs aux Espagnols de se soumettre au plus vite. En le faisant, ils obtenaient des traités assez avantageux, tandis que, s'ils succombaient après avoir essayé de se défendre, ils perdaient leurs biens⁴⁹.

En général, la conquête ne fut pas une grande calamité. Au commencement, il est vrai, il y eut un temps d'anarchie, comme à l'époque de l'invasion des Germains. Les musulmans pillèrent en plusieurs endroits, brûlèrent quelques villes, pendirent des patriciens qui n'avaient pas eu le temps de se sauver, et tuèrent des enfants à coups de poignard; mais le gouvernement arabe réprima bientôt ces désordres et ces atrocités, et quand la tranquillité fut rétablie, la population énervée de ce temps-là subit son sort sans trop de murmures. Et en vérité, la domination arabe fut pour le moins aussi tolérable que celle des Visigoths l'avait été. Les conquérants laissèrent aux vaincus leurs lois et leurs juges; ils leur donnèrent des comtes ou gouverneurs de leur nation, qui étaient chargés de percevoir les impôts qu'ils avaient à payer et de régler les différends qui pouvaient s'élever entre eux. Les terres des districts conquis de vive force, de même que celles qui avaient appartenu à l'Eglise ou à des patriciens qui s'étaient retirés dans le nord, furent divisées entre les conquérants; mais les serfs qui y habitaient y restèrent. C'était dans la nature des

⁴⁹ Voyez mes *Etudes sur la conquête de l'Espagne par les Arabes*, dans le 1^{er} volume de mes *Recherches*.

choses, et les Arabes en agissaient partout ainsi. Les indigènes seuls connaissaient les procédés de l'agriculture⁵⁰, et d'ailleurs les conquérants étaient beaucoup trop fiers pour s'en occuper. On imposa donc aux serfs l'obligation de cultiver les terres comme par le passé et de rendre au propriétaire musulman quatre cinquièmes des récoltes et des autres produits de la terre. Ceux qui demeuraient sur le domaine de l'Etat – et ils étaient nombreux, car le domaine comprenait la cinquième partie des terres confisquées – ne devaient céder que la troisième partie des récoltes. Au commencement ils la cédaient au trésor; mais dans la suite cet état de choses se modifia. On forma des fiefs d'une partie du domaine, et ces fiefs furent donnés aux Arabes qui vinrent s'établir plus tard en Espagne, à ceux qui accompagnaient Samh et aux Syriens qui arrivèrent avec Baldj. Les cultivateurs chrétiens, toutefois, ne perdirent rien à cette mesure; la seule différence pour eux, c'était qu'au lieu de donner à l'Etat la troisième partie des produits du sol, ils devaient la donner aux feudataires. Quant aux autres chrétiens, leur position dépendait des traités qu'ils avaient pu obtenir, et quelques-uns de ces traités étaient fort avantageux. Ainsi les habitants de Mérida qui se trouvaient dans la ville au moment de la capitulation, conservèrent tous leurs biens; ils ne cédèrent que les propriétés et les ornements des églises. Dans la province dont Théodemir était gouverneur et qui comprenait entre autres villes celles de Lorca, de Mula, d'Orihuela et d'Alicante, les chrétiens ne cédèrent

⁵⁰ Comparez Maccari, t. II, p. 1.

absolument rien. Ils s'engagèrent seulement à payer un tribut, partie en argent, partie en nature⁵¹. En général on peut dire que les chrétiens conservèrent la plupart de leurs biens. Ils obtinrent en outre le droit de les aliéner, droit qu'ils n'avaient pas eu du temps des Visigoths. De leur côté, ils étaient obligés de payer à l'Etat la capitation qui était de quarante-huit dirhems pour les riches, de vingt-quatre pour la classe moyenne, et de douze dirhems pour ceux qui vivaient d'un travail manuel⁵². Elle se payait par douzièmes, à la fin de chaque mois lunaire⁵³; mais les femmes, les enfants, les moines, les estropiés, les aveugles, les malades, les mendiants et les esclaves en étaient exempts. En outre, les propriétaires devaient payer le *kharâdj*, c'est-à-dire un impôt sur les productions qui se réglait sur la nature du sol de chaque contrée, mais qui s'élevait ordinairement à vingt pour cent. La capitation cessait pour celui qui embrassait l'islamisme; le *kharâdj*, au contraire, continuait, nonobstant la conversion du propriétaire.

En comparaison de ce qu'elle avait été, la condition que les musulmans firent aux chrétiens n'était donc pas trop dure. Joignez-y que les Arabes étaient fort tolérants. En matière

⁵¹ Le traité que Théodemir conclut avec Abdalazîz, le fils de Mousâ, se trouve dans Dhabbî. Casiri (t. II, p. 106) en a publié le texte.

⁵² En évaluant le dirham à 12 sous de notre monnaie, ce tarif serait: fr. 28,80, – 14,40, – 7,20; mais comme au VIII^e siècle le pouvoir de l'argent était à sa force actuelle comme 11 est à 1 (voir Leber, *Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge*), le tarif était en réalité: fr. 316,80, – 158,40, – 79,20.

⁵³ Leovigild, *De Habitu Clericorum* (Esp. sagr., t. XI, p. 523).

de religion, ils ne violentaient personne. Qui plus est, le gouvernement, à moins qu'il ne fût très-pieux (et c'était l'exception), n'aimait pas que les chrétiens se fissent musulmans: le trésor y perdait trop⁵⁴. Aussi les chrétiens ne se montrèrent pas ingrats. Ils surent gré aux conquérants de leur tolérance et de leur équité; ils préféraient leur domination à celle des Germains, à celle des Francs par exemple⁵⁵, et dans tout le cours du VIII^e siècle les révoltes furent très-rares; les chroniqueurs n'en ont enregistré qu'une seule, celle des chrétiens de Béja, et encore semble-t-il que ceux-ci ne furent que les instruments d'un chef arabe ambitieux⁵⁶. Même les prêtres, dans les premiers temps du moins, n'étaient pas trop mécontents, quoiqu'ils eussent le plus de motifs pour l'être. On peut se faire une idée de leur manière de voir, quand on lit la chronique latine qui a été écrite à Cordoue en 754 et que l'on attribue, mais à tort, à un certain Isidore de Béja. Quoique homme d'église, l'auteur de cette chronique est beaucoup plus favorable aux musulmans qu'aucun autre écrivain espagnol antérieur au XIV^e siècle. Ce n'est pas qu'il manque de patriotisme; au contraire, il déplore les malheurs de l'Espagne, et la domination arabe est pour lui la domination des barbares,

⁵⁴ Comparez plus haut, L. I, chap. 10.

⁵⁵ *Urbs erat interea Francorum inhospita turmis, Maurorum votis adsociata magis*, dit Ermold Nigel (I, 67) en parlant de Barcelone. – M. Amari est aussi d'opinion que la condition des Siciliens sous les musulmans était meilleure que celle des peuples italiens qui vivaient sous la domination des Lombards ou des Francs (*Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. I, p. 483).

⁵⁶ Maccari, t. II, p. 17.

efferrum imperium; mais s'il hait les conquérants, il hait en eux des hommes d'une autre race bien plus que des hommes d'une autre religion. Les actes qui auraient fait bondir d'indignation les ecclésiastiques d'une autre époque, ne lui arrachent pas un mot de blâme. Il raconte, par-exemple, que la veuve du roi Roderic épousa Abdalazîz, le fils de Mousâ; mais il ne se scandalise pas de ce mariage, il semble le trouver tout à fait naturel.

Sous certains rapports, la conquête arabe fut même un bien pour l'Espagne: elle produisit une importante révolution sociale, elle fit disparaître une grande partie des maux sous lesquels le pays gémissait depuis des siècles.

Le pouvoir des classes privilégiées, du clergé et de la noblesse, était amoindri, presque anéanti, et comme les terres confisquées avaient été partagées entre un très-grand nombre d'individus, on avait, comparativement du moins, la petite propriété. C'était un grand bonheur, et ce fut une des causes de l'état florissant de l'agriculture dans l'Espagne arabe. D'un autre côté, la conquête avait amélioré la condition des classes serviles. L'islamisme était bien plus favorable à l'émancipation des esclaves que le christianisme tel que l'entendaient les évêques du royaume visigoth. Parlant au nom de l'Eternel, Mahomet avait ordonné de permettre aux esclaves de se racheter. Affranchir un esclave était une bonne œuvre, et plusieurs délits pouvaient s'expier de cette manière. Aussi l'esclavage chez les Arabes n'était ni dur ni long. Souvent l'esclave était déclaré libre après quelques années de service, surtout quand il avait embrassé l'islamisme.

Le sort des serfs qui se trouvaient sur les terres des musulmans s'améliora aussi. Ils devinrent en quelque sorte des fermiers et ils jouirent d'une certaine indépendance, car, comme leurs maîtres ne daignaient pas s'occuper des travaux agricoles, ils avaient toute liberté de cultiver la terre comme ils l'entendaient. Quant aux esclaves et aux serfs des chrétiens, la conquête leur fournit, pour recouvrer la liberté, un moyen très-facile. A cet effet ils n'avaient qu'à s'enfuir sur la propriété d'un musulman et à prononcer ces paroles: «Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est l'envoyé de Dieu.» Dès lors ils étaient musulmans et «affranchis d'Allah,» comme disait Mahomet. Nombre de serfs devinrent libres de cette manière, et il ne faut pas s'étonner de la facilité avec laquelle ils abandonnèrent le christianisme. Malgré le pouvoir illimité dont le clergé avait joui du temps des Visigoths, cette religion n'avait pas poussé en Espagne des racines bien profondes. Presque entièrement païenne à l'époque où Constantin fit du christianisme la religion de l'Etat, l'Espagne était demeurée si longtemps fidèle à l'ancien culte que, du temps de la conquête arabe, le paganisme et le christianisme se disputaient encore le terrain, et que les évêques se voyaient forcés de fulminer des menaces et de prendre des mesures énergiques contre les adorateurs des faux dieux⁵⁷. Chez ceux qui se disaient chrétiens, le christianisme était plus sur

⁵⁷ Voyez le 2^e article des actes du XVI^e concile de Tolède, tenu en 693. – Vers la fin du VI^e siècle, Masone, évêque de Mérida, convertit beaucoup de païens. Paulus Emeritensis, *De vita P. P. Emeritensium*, p. 358.

les lèvres qu'au fond du cœur. Les descendants des Romains avaient conservé quelque chose du scepticisme de leurs ancêtres; ceux des Goths s'intéressaient si peu aux questions religieuses, que d'Ariens ils étaient devenus catholiques aussitôt que le roi Reccared leur en eut donné l'exemple. Distracts par d'autres soins, les riches prélats du royaume visigoth, qui avaient à réfuter des hétérodoxes, à discuter des dogmes et des mystères, à gouverner l'Etat, à persécuter les juifs, n'avaient pu trouver le loisir «de se faire petits avec les petits, de murmurer avec eux les premières paroles de la vérité, de même qu'un père se plaît à bégayer les premiers mots avec son enfant,» comme disait saint Augustin, et s'ils avaient fait accepter le christianisme, ils ne l'avaient pas fait aimer. Il n'est donc pas étrange que les serfs n'aient pu résister à la tentation alors que les conquérants leur offraient la liberté à condition qu'ils embrasseraient l'islamisme. Quelques-uns de ces infortunés étaient encore païens; les autres connaissaient si peu le christianisme, l'éducation religieuse qu'ils avaient pu recevoir avait été si élémentaire ou plutôt si nulle, que le mystère catholique et le mystère musulman étaient également impénétrables pour eux⁵⁸; mais ce qu'ils ne savaient et ne

⁵⁸ Un auteur espagnol qui écrivait au XVII^e siècle, sous le règne de Philippe IV, s'exprime à ce sujet en ces termes: «Il n'est pas étonnant que les habitants des Alpuxarres aient abandonné si facilement leur ancienne foi. Ceux qui demeurent à présent dans ces montagnes sont des *Christianos viejos* (vieux chrétiens), ils n'ont pas dans leurs veines une goutte de sang impur, ils sont sujets d'un roi catholique, et cependant, faute de docteurs et par suite des oppressions auxquelles ils sont en butte, ils sont si ignorants de ce qu'ils devraient savoir pour obtenir le salut éternel, qu'il leur reste à peine quelques vestiges de la religion chrétienne. Croit-on que si

compréhendaient que trop, c'est que les prêtres avaient cruellement trompé les espérances d'affranchissement qu'ils leur avaient inspirées un jour, et ce qu'ils voulaient, c'était de secouer, à quelque prix que ce fût, le joug sous lequel ils gémissaient. Ils ne furent pas les seuls, du reste, qui abandonnassent l'ancien culte. Beaucoup de patriciens en firent de même, soit pour ne pas être obligés de payer la capitation, soit pour conserver leurs biens alors que les Arabes se mirent à violer les traités, soit enfin parce qu'ils croyaient en toute sincérité à l'origine divine de l'islamisme.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'amélioration que la conquête arabe produisit dans l'état social du pays; mais pour être juste, nous devons ajouter que, si cette conquête était un bien sous beaucoup de rapports, elle était un mal sous d'autres. Ainsi le culte était libre, mais l'Eglise ne l'était pas; elle était soumise à une dure et honteuse servitude. Le droit de convoquer des conciles, ainsi que celui de nommer et de déposer les évêques, avait passé des rois visigoths⁵⁹ aux sultans arabes⁶⁰, de même que dans le nord il passa aux rois des Asturies⁶¹, et ce droit fatal, confié à un ennemi de la religion chrétienne, fut pour l'Eglise une source intarissable de maux, d'opprobres et de scandales. Quand il y avait des évêques qui ne voulaient pas

aujourd'hui, ce qu'à Dieu ne plaise, les infidèles se rendaient maîtres de leur pays, ces gens-là tarderaient longtemps à abandonner leur foi et à embrasser les croyances des vainqueurs?» Pedraça, *Historia ecclesiastica de Granada*, fol. 95 v.

⁵⁹ Voyez le 6^e article des actes du XII^e concile de Tolède.

⁶⁰ Voyez *Vita Johannis Gorziensis*, c. 120.

⁶¹ Marina, *Ensayo*. t. II, p. 5 et suiv.

assister à un concile, les sultans faisaient siéger à leur place des juifs et des musulmans⁶². Ils vendaient la dignité d'évêque au plus offrant et dernier enchérisseur, de sorte que les chrétiens devaient confier leurs intérêts les plus chers et les plus sacrés à des hérétiques, à des libertins qui, même pendant les fêtes les plus solennelles de l'Eglise, assistaient aux orgies des courtisans arabes, à des incrédules qui niaient publiquement la vie future, à des misérables qui, non contents de se vendre eux-mêmes, vendaient encore leur troupeau⁶³. Une fois les employés du fisc se plaignaient de ce que plusieurs chrétiens de Malaga réussissaient à se soustraire à la capitation en se tenant cachés. Alors Hostegesis, l'évêque de ce diocèse, promit de leur procurer une liste complète des contribuables. Il tint sa parole. Pendant sa tournée annuelle, il pria ses diocésains de lui faire connaître leurs noms, ainsi que ceux de leurs parents et de leurs amis; il voulait, disait-il, les inscrire sur un rôle, afin de pouvoir prier Dieu pour chacune de ses ouailles. Les chrétiens, qui ne se méfiaient pas de leur pasteur, tombèrent dans le piège. Dès lors personne ne put plus se soustraire à la capitation: grâce au registre de l'évêque, les percepteurs connaissaient tous les contribuables⁶⁴.

D'un autre côté, les Arabes, quand ils eurent affermi leur domination, observaient les traités avec moins de rigueur qu'à l'époque où leur pouvoir était encore chancelant. C'est ce qu'on

⁶² Samson, *Apolog.*, L. II, c. 8.

⁶³ Voyez Alvaro, *Epist.* XIII, c. 3; Samson, *Apolog.*, L. II, c. 2, 4.

⁶⁴ Samson, L. II, c. 2.

éprouva, par exemple, à Cordoue. Dans cette ville les chrétiens n'avaient conservé que la cathédrale, dédiée à saint Vincent; toutes les autres églises avaient été détruites, mais la possession de la cathédrale leur avait été garantie par un traité. Pendant plusieurs années ce traité fut observé⁶⁵; mais Cordoue ayant reçu un surcroît de population par l'arrivée des Arabes de Syrie et les mosquées étant devenues trop petites, les Syriens furent d'opinion qu'il fallait faire dans cette cité ce que l'on avait fait à Damas⁶⁶, à Emèse⁶⁷ et dans d'autres villes de leur patrie, où l'on avait ôté aux chrétiens la moitié de leurs cathédrales pour en faire des mosquées. Le gouvernement ayant approuvé cette manière de voir, les chrétiens furent forcés de céder la moitié de la cathédrale. C'était évidemment une spoliation, une infraction au traité. Plus tard, dans l'année 784, Abdérame I^{er} voulut que les chrétiens lui vendissent l'autre moitié. Ils refusèrent fermement de le faire, en disant que, s'ils le faisaient, ils n'auraient plus un seul édifice où ils pussent exercer leur culte. Abdérame insista cependant, et l'on en vint à une transaction: les chrétiens cédèrent la cathédrale pour la somme de cent mille dinars⁶⁸, après avoir obtenu la permission de rebâtir les églises qui avaient

⁶⁵ Dans l'année 747, les chrétiens avaient encore la cathédrale; l'auteur de l'*Akhbâr madjmoua* l'atteste formellement, fol. 74 v.

⁶⁶ Voyez Ibn-Batouta, t. I, p. 198.

⁶⁷ Voyez Içtakhrî, p. 33.

⁶⁸ Un million de francs; au pouvoir actuel de l'argent, onze millions.

été détruites⁶⁹. Cette fois Abdérame avait donc été équitable; mais il ne le fut pas toujours, car ce fut lui qui viola le traité que les fils de Witiza avaient conclu avec Târic et que le calife avait ratifié. Il confisqua les terres d'Ardabast, l'un de ces princes, uniquement parce qu'il les trouvait trop vastes pour un chrétien⁷⁰. D'autres traités furent modifiés ou changés d'une manière tout à fait arbitraire, de sorte qu'au IX^e siècle il en restait à peine quelques traces. En outre, comme les docteurs enseignaient que le gouvernement devait manifester son zèle pour la religion en élevant le taux des tributs dont les chrétiens étaient chargés⁷¹, on leur imposa tant de contributions extraordinaires, que déjà au IX^e siècle plusieurs populations chrétiennes, celle de Cordoue entre autres, étaient pauvres ou malaisées⁷². En d'autres mots, il arriva en Espagne ce qui arriva dans tous les pays que les Arabes avaient conquis: leur domination, de douce et d'humaine qu'elle avait été au commencement, dégénéra en un despotisme intolérable. Dès le IX^e siècle, les conquérants de la Péninsule suivaient à la lettre le conseil du calife Omar, qui avait dit assez crûment: «Nous devons *manger* les chrétiens et nos descendants doivent manger

⁶⁹ Râzî, *apud* Maccarî, t. I, p. 368. Ibn-Adbârî (t. II, p. 244, 245) cite aussi ce passage, mais en l'abrégeant un peu. Comparez Maccarî, t. 1, p. 359, I. 2.

⁷⁰ Ibn-al-Coutîa, fol. 15 v.

⁷¹ *Journ. asiat.*, IV^e série, t. XVIII, p. 515.

⁷² Une fois, les chrétiens de Cordoue furent imposés extraordinairement à cent mille dinars, onze millions de francs au pouvoir actuel de l'argent.

les leurs tant que durera l'islamisme⁷³».

Cependant ce n'étaient pas les chrétiens qui se plaignaient le plus de la domination arabe, un siècle après la conquête. Les plus mécontents, c'étaient les renégats, ceux que les Arabes appelaient les *mowallad*, c'est-à-dire *les adoptés*. Ces renégats ne pensaient pas tous de la même manière. Il y avait parmi eux ce qu'on nommait des *chrétiens cachés*⁷⁴, c'est-à-dire des hommes qui se reprochaient durement leur apostasie. Ceux-là étaient bien malheureux, car ils ne pouvaient plus revenir au christianisme. La loi musulmane est inexorable sous ce rapport: la profession de foi une fois faite, et faite peut-être dans un moment d'humeur, de faiblesse, de découragement, de gêne, quand on n'avait pas d'argent pour payer la capitation⁷⁵, ou quand on craignait d'être condamné à une peine infamante par le juge chrétien⁷⁶, – la profession de foi une fois faite, disons-nous, le renégat, quoique foudroyé à toute heure par le cri de sa conscience, était musulman pour toujours, et s'il apostasiait, la loi le condamnait à la mort. Les descendants des renégats qui voulaient revenir au giron de l'Eglise étaient encore plus à plaindre: ils souffraient pour la faute d'un de leurs aïeux. La loi les déclarant musulmans parce qu'ils étaient nés d'un musulman, ils devaient perdre la vie, eux aussi, s'ils reniaient Mahomet. L'Eglise musulmane les saisissait dès le

⁷³ Abou-Ismaïl al-Baṣrī, *Fotouh as-Chûm*, p. 124.

⁷⁴ Christiani occulti. Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II.

⁷⁵ Samson, *Apolog.*, L. II, c. 5.

⁷⁶ Idem, *ibid.*, L. II, c. 3.

berceau, et les suivait jusqu'à la tombe.

Il était donc tout naturel que les renégats repentants murmuraient; mais ils étaient en minorité; le plus grand nombre était sincèrement attaché à l'islamisme. Cependant ceux-là murmuraient aussi. Au premier abord, ce phénomène doit surprendre. La plupart des renégats étaient des affranchis, c'est-à-dire des hommes dont la condition avait été améliorée par la conquête; comment se faisait-il donc qu'ils ne fussent pas contents des Arabes? Rien, cependant, n'est plus simple. «L'histoire est toute remplie de pareils spectacles. Ce n'est pas toujours en allant de mal en pis que l'on tombe en révolution. Il arrive le plus souvent qu'un peuple qui avait supporté sans se plaindre, et comme s'il ne les sentait pas, les lois les plus accablantes, les rejette violemment dès que le poids s'en allège⁷⁷.» Joignez-y que la position sociale des renégats était intolérable. Les Arabes les excluaient ordinairement des emplois lucratifs et de toute participation au gouvernement de l'Etat; ils affectaient de ne pas croire à la sincérité de leur conversion; ils les traitaient avec une insolence sans bornes; voyant encore le sceau de la servitude sur une foule de fronts récemment affranchis, ils les flétrissaient tous du nom d'esclave ou de fils d'esclave⁷⁸, quoiqu'ils comptassent dans leurs rangs quelques-uns des plus

⁷⁷ De Tocqueville.

⁷⁸ Voyez les vers que cite Ibn-Adhârî, t. II, p. 114, ceux qui se trouvent chez Ibn-Haiyân, fol. 64 v., et ceux que j'ai publiés dans mes *Notices sur quelques manuscrits arabes*, p. 258, 259. Il est remarquable que les Arabes n'appliquent jamais aux chrétiens cette épithète infamante.

nobles et des plus riches propriétaires du pays. Les renégats ne se résignèrent pas à de tels traitements. Ils avaient le sentiment de leur dignité et de la force matérielle dont ils disposaient, car ils formaient la majorité de la population. Ils ne voulaient pas que le pouvoir fût l'apanage exclusif d'une caste étroitement retranchée dans son individualisme; ils ne voulaient pas accepter plus longtemps leur état de contrainte et d'infériorité sociale, ni supporter les insolents dédains et la domination de quelques bandes de soldats étrangers, cantonnées de loin en loin. Ils prirent donc les armes et engagèrent hardiment la lutte.

La révolte des renégats, à laquelle les chrétiens prirent part dans la mesure de leurs forces, se produisit avec la variété que devait revêtir toute révolte dans un temps où tout était essentiellement varié et individuel. Chaque province, chaque grande ville s'insurgea pour son propre compte et à différentes époques; mais la lutte n'en fut que plus longue et plus sanglante, comme on le verra par les récits qui vont suivre.

III

Dans la capitale du sultan les renégats⁷⁹ étaient nombreux. C'étaient pour la plupart des affranchis qui cultivaient des champs qu'ils avaient achetés, ou qui travaillaient à la journée sur les terres des Arabes⁸⁰. Robustes, laborieux et économes, ils semblent avoir joui d'une certaine aisance, puisqu'ils demeuraient principalement dans le faubourg méridional⁸¹, un des plus beaux quartiers de la ville; mais des passions révolutionnaires les dominaient, et, sous le règne de Hacam I^{er}, ils se laissèrent entraîner par des faquis ambitieux à une insurrection qui aboutit à une terrible catastrophe.

Abdérame I^{er} avait été trop jaloux de son pouvoir pour permettre aux faquis, aux théologiens-jurisconsultes, d'acquérir une autorité qui l'aurait gêné dans ses mesures despotiques; mais sous le règne de Hichâm, son fils et son successeur, leur influence s'accrût considérablement. C'était un prince vraiment religieux, un modèle de vertu. Au moment où il monta sur le trône, ses sujets pouvaient encore se demander si, ayant à choisir entre le bien et le mal, il se déciderait pour l'un ou pour l'autre; car dans

⁷⁹ On nous permettra de donner ce nom tant aux renégats proprement dits, qu'à leurs descendants.

⁸⁰ Voyez le *Cartâs*, p. 23, l. 1.

⁸¹ Anciennement Secunda. Voyez Maccarî, t. I, p. 899, dernière ligne.

certaines circonstances il s'était montré bon et généreux⁸², dans d'autres, vindicatif et atroce⁸³. Bientôt toute incertitude cessa à cet égard. Un astrologue ayant prédit au jeune monarque une mort prématurée⁸⁴, il s'était détaché de tous les plaisirs mondains pour ne songer qu'à faire son salut par des œuvres de charité. Vêtu avec une extrême simplicité, il parcourait seul les rues de sa capitale, se mêlait au peuple, visitait les malades, entraînait dans les masures des pauvres et s'occupait, avec une tendre sollicitude, de tous les détails de leurs maux et de leurs besoins. Souvent, au milieu de la nuit, quand il pleuvait à verse, il sortait de son palais pour porter des rafraîchissements à un pieux solitaire malade et veiller auprès de son grabat⁸⁵. Fort exact à toutes ses pratiques de dévotion, il encourageait ses sujets à suivre son exemple. Dans les nuits d'orage, il faisait distribuer de l'argent à ceux qui se rendaient aux mosquées sans se laisser rebuter par le mauvais temps⁸⁶.

C'était justement l'époque où une nouvelle école théologique se formait en Orient. Elle reconnaissait pour son chef le grand docteur médinois Mâlic ibn-Anas, le fondateur de l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Hichâm avait une

⁸² Voyez *Akhbâr madjmoua*, fol. 99 v. – 100 v., Ibn-Adhârî, t. II, p. 68-70.

⁸³ Voyez Ibn-al-Khatib, man. P., fol. 213 v. – 214 v., Ibn-al-Coutîa, fol. 15 r.

⁸⁴ Ibn-al-Coutîa, fol. 17 v.

⁸⁵ Abd-al-wâhid, p. 12; Ibn-al-Coutîa, etc.

⁸⁶ *Akhbâr madjmoua*, fol. 99 r.

profonde vénération pour ce docteur⁸⁷. De son côté, Mâlic, qui portait une haine mortelle aux Abbâsides, ses maîtres, depuis que, l'accusant d'avoir prêté l'appui de son nom célèbre et révérendu à un prétendant alide, ils lui avaient fait donner des coups de courroie et disloquer un bras⁸⁸, était prévenu en faveur du sultan d'Espagne, le rival de ses bourreaux, même avant de savoir jusqu'à quel point ce monarque était digne de son estime; mais quand ses disciples espagnols lui vantèrent la piété et les vertus de Hichâm, son admiration et son enthousiasme ne connurent pas de bornes: voyant en lui l'idéal du prince musulman, il le proclama seul digne de s'asseoir sur le trône des califes⁸⁹. De retour en Espagne, les étudiants ne manquèrent pas d'informer leur souverain de la haute estime que leur maître avait témoignée pour lui, et Hichâm, flatté dans son amour-propre, fit tout ce qui était en son pouvoir pour propager en Espagne l'école de Mâlic. Il encouragea les théologiens à prendre le bâton du voyageur pour aller étudier à Médine, et c'était parmi les disciples de Mâlic qu'il choisissait de préférence ses juges et ses ecclésiastiques.

Au moment de la mort de Hichâm (796), la nouvelle école théologique jouissait donc d'une très-grande considération. Elle comptait dans son sein des hommes jeunes, habiles, ambitieux et entreprenants, tels que le Berber Yahyâ ibn-Yahyâ⁹⁰. Mâlic

⁸⁷ Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 18 v.

⁸⁸ Voyez Ibn-Khallicân, t. I, p. 615, éd. de Slane, et cf. Weil, t. II, p. 42, 43.

⁸⁹ Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 18 r., Maccarî, t. II, p. 154.

⁹⁰ Yahyâ, de la tribu berbère de Maçmouda, était client de la tribu arabe des Beni-'l-

n'avait pas eu de disciple plus assidu, plus attentif, que lui. Une fois que ce professeur faisait sa leçon, un éléphant passa dans la rue. Tous les auditeurs sortirent aussitôt de la salle pour contempler de près cet animal; Yahyâ seul resta à sa place, à la grande surprise du vénérable professeur qui, nullement offensé d'être abandonné pour le plus grand des quadrupèdes, lui dit avec bonhomie: «Pourquoi ne sors-tu pas comme les autres? Il n'y a pourtant pas d'éléphants en Espagne. – C'est pour vous voir et pour profiter de vos leçons que j'ai quitté ma patrie, et non pour voir un éléphant,» lui répondit Yahyâ; et cette réponse plut tellement à Mâlic que depuis lors il appelait ce disciple l'*âkil* (l'homme intelligent) de l'Espagne. A Cordoue, Yahyâ jouissait d'une très-grande renommée; c'était, disait-on, le théologien le plus savant du pays⁹¹. Mais à son grand savoir il joignait un orgueil plus grand encore, et cet homme extraordinaire unissait la fougue d'un démagogue moderne à la soif de domination d'un pontife romain du moyen âge.

Le caractère du nouveau monarque répugnait à Yahyâ et aux autres docteurs mâlikites. Hacam n'était pas irréligieux pourtant. Elevé par un pieux client de son grand-père qui avait fait le pèlerinage de la Mecque⁹², il avait appris de bonne heure à honorer la religion et ses ministres. Il aimait à s'entretenir avec les théologiens et il avait une déférence sans bornes pour leurs chefs,

Laith.

⁹¹ Voir Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 19-21, éd. Wüstenfeld.

⁹² Maccari, t. I, p. 491, n° 12.

les cadis, même quand ils prononçaient des arrêts contre ses parents, contre ses plus intimes amis⁹³, contre lui-même⁹⁴. Mais c'était une nature gaie et expansive; richement organisé pour jouir de la vie, il n'était pas fait pour mener une vie d'anachorète, comme les faquis l'auraient voulu. En dépit de leurs remontrances réitérées, il aimait passionnément la chasse, exercice qui n'était pas de leur goût, et, qui plus est, il regardait la défense de boire du vin comme non avenue. Tout cela, cependant, ils le lui auraient pardonné peut-être; mais ce qu'ils ne lui pardonnaient pas, c'est que, jaloux de son pouvoir, il refusait de leur accorder sur les affaires de l'Etat une influence aussi grande qu'ils le voulaient. Ne comprenait-il donc pas, ou bien ne voulait-il pas comprendre, que les faquis, unis dans une étroite alliance par un lien nouveau, la doctrine de Mâlic, étaient dorénavant une puissance dans l'Etat, une puissance avec laquelle le monarque avait à compter?

Frustrés dans leurs espérances et pleins de cet orgueil clérical qui, pour se cacher sous des dehors d'humilité, n'en est que plus inflexible, les faquis se firent démagogues. N'épargnant ni les déclamations ni les calomnies, ils ne parlaient du monarque qu'avec horreur, et ordonnaient des prières pour sa conversion dans le genre de celle-ci: «Débauché qui persévères dans l'iniquité, qui t'obstines dans ton orgueil, qui méprises les commandements de ton Seigneur, reviens de l'ivresse où tu es

⁹³ Voyez *Akhbâr madjmoua*, fol. 102 v.

⁹⁴ Voyez *ibid.*, fol. 101 r. et v., Ibn-Adhârî, t. II, p. 80.

plongé! réveille-toi et arrache-toi à ta coupable insouciance!»⁹⁵ Disposés comme ils l'étaient, les renégats de Cordoue se prêtèrent volontiers à tout ce que les faquis voulaient d'eux. D'abord ils dirent des prières pour le pécheur endurci, puis ils lui jetèrent des cailloux un jour qu'il traversait les rues de la capitale, mais le monarque, secondé par ses gardes, se fraya un chemin avec son épée au travers de la foule, et l'émeute fut réprimée (805)⁹⁶.

Alors Yahyâ, Isâ ibn-Dînâr et d'autres faquis se liguèrent avec une partie de l'aristocratie et offrirent le trône à Ibn-Chammâs, cousin germain de Hacam. Ibn-Chammâs leur répondit qu'avant d'agréer leurs offres, il voulait connaître les noms de ceux sur lesquels il pourrait compter. Les conjurés promirent d'en dresser la liste et fixèrent la nuit où ils reviendraient pour la lui communiquer; mais quand ils furent partis, Ibn-Chammâs se rendit en secret au palais de Hacam et lui révéla tout. Après l'avoir écouté d'un air incrédule, le monarque lui dit avec indignation: «Tu veux exciter ma haine contre les hommes les plus considérés de ma capitale; mais, par Dieu! tu prouveras ce que tu viens de dire, ou ta tête tombera sous le fer du bourreau! – Eh bien! j'y consens, dit Ibn-Chammâs; mais envoyez-moi, telle nuit, un homme qui soit à votre dévotion.» Hacam promit de le faire, et à l'heure convenue il envoya à la demeure de son cousin son secrétaire, Ibn-al-Khadâ, et son page favori,

⁹⁵ Abd-al-wâhid, p. 13

⁹⁶ La date, d'après Ibn-Adhârî, est 189 de l'Hégire. Nowairî donne par erreur 187.

Hyacinthe⁹⁷, qui était Espagnol et chrétien. Après avoir caché ces deux hommes derrière un rideau, Ibn-Chammâs fit entrer les conjurés. «Voyons maintenant, leur dit-il, quels sont les hommes sur qui vous comptez;» et à mesure qu'ils prononçaient les noms de leurs complices, le secrétaire les inscrivait sur sa liste. Ces noms étaient en partie ceux des personnes en apparence les plus dévouées au monarque, et le secrétaire, craignant d'être nommé lui-même, crut prudent de trahir sa présence en faisant crier son *calam* sur le papier. A ce bruit, les conjurés se levèrent dans une consternation indicible en criant à Ibn-Chammâs: «Tu nous as trahis, ennemi de Dieu!» Plusieurs d'entre eux réussirent à se sauver en quittant la capitale en toute hâte. Isâ ibn-Dinâr fut de ce nombre, de même que Yahyâ, qui alla chercher un refuge à Tolède, ville qui s'était affranchie de la domination du sultan. D'autres furent moins heureux, et soixante-douze conjurés, parmi lesquels on remarquait six des principaux nobles de Cordoue, tombèrent entre les mains des agents du gouvernement et expirèrent sur la croix⁹⁸.

L'année suivante (806), quand Hacam eut quitté la capitale pour aller soumettre Mérida qui s'était révoltée contre lui, le

⁹⁷ Chez Ibn-al-Contîa on lit *Brnt*, sans voyelles, et dans l'*Akhbâr-madjmoua*, *Bznt*; mais chez Ibn-al-Abbâr on trouve *Yaznt*. En ajoutant toutes les voyelles, c'est *Yazinto*, *Jacinto* en espagnol. On sait que les Arabes, de même que les Romains, aimaient à donner à leurs esclaves le nom de quelque pierre précieuse (cf. Fraehn, *Ibn-Foszlân's Berichte über die Russen älterer Zeit*, p. XXXIX).

⁹⁸ Ibn-al-Coutîa, fol. 21 r.; cf. Nowairî, p. 450, et voyez aussi les articles sur Yahyâ, dans Ibn-Khallicân et dans Maccarî.

peuple de Cordoue profita de son absence pour faire une nouvelle émeute. Elle avait déjà pris un caractère très-alarmant lorsque le sultan revint en toute hâte, réprima la révolte et fit crucifier ou décapiter les démagogues les plus dangereux⁹⁹.

Si ces nombreuses exécutions ne suffisaient pas pour intimider les Cordouans, le sort terrible qui, peu de temps après, frappa les Tolédans, leur montra que Hacam, dont le caractère naturellement bon s'était de plus en plus aigri par l'esprit de rébellion qui animait ses sujets, ne reculait ni devant la perfidie ni devant le massacre, quand il les croyait nécessaires pour réduire des rebelles.

Grâce au petit nombre d'Arabes et de Berbers qu'elle comptait dans ses remparts (car ceux-ci s'étaient établis plutôt dans les campagnes environnantes, sur les biens des émigrés, que dans la ville même), grâce aussi à son ancienne renommée, au savoir de ses prêtres, à l'influence de ses métropolitains¹⁰⁰, l'ancienne capitale du royaume visigoth était restée pour les vaincus *la ville royale*¹⁰¹, la cité la plus importante sous le double rapport de la politique et de la religion. Fiers et courageux, ses habitants se distinguaient par leur amour de l'indépendance au point qu'un chroniqueur arabe affirme que jamais les sujets d'aucun monarque n'ont possédé à un égal degré l'esprit de mutinerie et

⁹⁹ Ibn-Adhârî, t. II, p. 74; Nowairî, p. 452.

¹⁰⁰ Voyez Isidore de Béja, c. 49, 62, 69, 77.

¹⁰¹ *Urbs regia*, Isidore, c. 49; *médîna al-molouc*, Cazwînî, t. II, p. 366.

de rébellion¹⁰². Le poète Gharbîb, qui appartenait à une famille de renégats et qui jouissait d'une popularité immense, entretenait le feu sacré par ses discours et ses vers. Le sultan lui-même craignait cet homme. Tant que Gharbîb vécut, Hacam n'osa rien entreprendre contre Tolède; mais à sa mort, le sultan confia à un renégat de Huesca, nommé Amrous, tout ce qu'il avait sur le cœur contre la population remuante de Tolède, et lui dit: «Vous seul pouvez m'aider à punir ces rebelles, qui refuseraient d'accepter un Arabe pour leur gouverneur, mais qui accepteront comme tel un homme de leur race.» Après quoi il lui exposa son plan; plan horrible, mais qu'Amrous approuva entièrement et qu'il promit d'exécuter. Dévoré d'ambition, cet homme n'avait ni foi ni loi. Ayant encore besoin de l'appui du sultan, il était prêt à lui sacrifier ses compatriotes; plus tard, séduit par l'idée de fonder une principauté sous la protection de la France, il trahirait le sultan pour le fils de Charlemagne¹⁰³.

Hacam nomma donc Amrous gouverneur de Tolède (807) et écrivit en même temps aux citoyens une lettre dans laquelle il disait: «Par une condescendance qui prouve notre extrême sollicitude pour vos intérêts, au lieu de vous envoyer un de nos clients, nous avons porté notre choix sur un de vos compatriotes.» De son côté, Amrous ne négligea rien pour gagner la confiance et l'affection du peuple. Feignant d'être fort attaché à la cause nationale, il disait sans cesse qu'il avait voué une haine

¹⁰² Ibn-al-Coutîa, fol. 19 r.

¹⁰³ Voyez *Annal. Berlin.*, ad ann. 809 et 810.

implacable au sultan, aux Omaiyaïdes, aux Arabes en général, et quand il se vit en possession de la faveur populaire, il dit aux principaux habitants de la ville: «Je connais la cause des débats désastreux qui s'élevaient sans cesse entre vous et vos gouverneurs; je sais que les soldats logés dans vos maisons ont souvent troublé la paix de vos ménages; de là des rixes continuelles. Ces rixes, vous pouvez les prévenir, si vous me permettez de bâtir, à une des extrémités de la ville, un château qui servira de caserne aux troupes. De cette manière vous serez à l'abri de leurs vexations.»

Ayant une ferme confiance en leur compatriote, les Tolédans adoptèrent non-seulement sa proposition, mais ils voulurent encore que le château fût bâti au centre, et non au bout de la ville.

Lorsque les constructions furent achevées, Amrous s'y installa avec ses troupes, et fit prévenir le monarque, qui, sans perdre de temps, écrivit à un de ses généraux qui commandait sur la frontière, de prétexter un mouvement de l'ennemi et de lui demander des troupes de renfort. Le général ayant obéi à cet ordre, les troupes de Cordoue et d'autres villes se mirent en marche, sous le commandement de trois vizirs et du prince royal Abdérame, qui n'avait guère alors que quatorze ans. Un des lieutenants généraux fut chargé d'une lettre, qu'il ne devait remettre aux vizirs qu'au moment où ils entreraient en pourparler avec Amrous.

Arrivée dans le voisinage de Tolède, l'armée reçut l'avis que l'ennemi s'était déjà retiré; mais alors Amrous fit sentir aux

nobles de Tolède que, pour ne pas manquer aux lois de la politesse, ils devaient aller avec lui rendre visite au prince royal. Ils le firent; mais pendant que le jeune prince s'entretenait avec eux et s'efforçait de gagner leur amitié par toutes sortes de bons traitements, Amrous eut une conférence secrète avec les vizirs, qui venaient de recevoir la missive du sultan. Cette missive traçait à chacun la conduite qu'il devait tenir, et la suite du récit montrera suffisamment quel en était le contenu, car tout se passa selon les ordres de Hacam.

De retour auprès des nobles de Tolède, Amrous les trouva ravis du bon accueil qu'Abdérâme leur avait fait. «Il me semble, leur dit-il alors, que ce serait un grand honneur pour notre ville, si le prince voulait nous accorder sa présence pendant quelques jours. Son séjour dans nos murs contribuerait sans doute à consolider et à resserrer les bonnes relations qui existent déjà entre vous et lui.» Les Tolédans applaudirent à cette idée. En effet, tout allait à merveille: le sultan leur avait donné un Espagnol pour gouverneur; il leur laissait la liberté qu'ils avaient toujours exigée, et les manières bienveillantes d'Abdérâme leur faisaient espérer que ce prince, quand il serait monté sur le trône, suivrait à leur égard la conduite de son père. Ils le prièrent donc de vouloir bien honorer leur ville de sa présence. Abdérâme fit d'abord des difficultés, son père lui ayant recommandé de ne pas montrer trop d'empressement; mais enfin, feignant de céder aux prières pressantes des nobles, il se laissa conduire par eux dans l'enceinte du château; après quoi il commanda les préparatifs

d'un festin pour le lendemain, et envoya des invitations aux personnes distinguées par leur naissance ou par leurs richesses, tant de la ville que des campagnes environnantes.

Le lendemain matin, les convives se pressaient en foule auprès du fort. Il ne leur fut pas permis d'y pénétrer en masse, et, pendant qu'on les faisait entrer un à un par une porte, leurs montures devaient faire le tour du palais, pour aller attendre leurs maîtres à la porte de derrière. Mais dans la cour il y avait une fosse d'où l'on avait tiré le pisé destiné à la construction du château. Des bourreaux se tenaient sur le bord de cette fosse, et à mesure que les invités se présentaient, le glaive s'abattait sur leur tête. Cette horrible boucherie dura plusieurs heures, et il est impossible de déterminer le nombre des malheureux qui perdirent la vie dans cette funeste journée, connue sous le nom de *journée de la fosse*; quelques historiens le portent à sept cents¹⁰⁴, d'autres à plus de cinq mille¹⁰⁵.

Quand le soleil fut déjà haut, un médecin, qui n'avait vu sortir personne ni par la porte de derrière ni par celle de devant, conçut des soupçons et demanda au peuple rassemblé près de l'entrée du château, ce qu'étaient devenus les convives qui étaient arrivés de bonne heure. «Ils doivent être sortis par l'autre porte,» lui répondit-on. «C'est étrange, dit alors le médecin; j'ai été à l'autre porte, j'y ai attendu quelque temps, mais je n'en ai vu sortir personne.» Puis, regardant avec attention la vapeur qui s'élevait

¹⁰⁴ Ibn-Adhârî.

¹⁰⁵ Nowairî, Ibn-al-Coutîa.

au-dessus des murs: «Malheureux! s'écria-t-il, cette vapeur que vous voyez n'est point, je vous le jure, la fumée d'un festin qu'on prépare: c'est le sang de vos frères égorgés!»

Privée tout d'un coup de ses citoyens les plus riches et les plus influents, Tolède tomba dans une morne stupeur, et personne ne remua pour venger les victimes de la journée de la fosse¹⁰⁶.

¹⁰⁶ Ibn-al-Coutîa, fol. 19 r. – 20 v.; Nowairî, p. 450 – 452; Ibn-Khaldoun, fol. 6 v., 7 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 72. La date que donne ce dernier auteur est erronée. – Dans l'année 611, un roi de Perse avait employé, pour punir les Témîmites, un stratagème de même genre. Voyez Caussin, t. II, p. 576 – 578.

IV

Le massacre de la journée de la fosse avait fait une si forte impression sur les renégats de Cordoue que, pendant sept années, ils se tinrent tranquilles; mais au bout de ce temps le souvenir de cette catastrophe s'était affaibli, d'autant plus que Tolède avait de nouveau secoué le joug. Dans la capitale, les renégats et les faquis, qui contractaient chaque jour une plus étroite alliance et s'enhardissaient réciproquement, se roidissaient et se cabraient sous la verge du maître. Le sultan semblait avoir pris à tâche de les convaincre qu'une révolte était devenue impossible. Il avait fait ceindre la ville de fortifications imposantes, et augmentait sans cesse le nombre de ses gardes à cheval, de ses mamelouks, qu'on appelait *les muets* parce que c'étaient des nègres ou d'autres esclaves d'origine étrangère qui ne parlaient pas l'arabe¹⁰⁷. Mais ces mesures étaient plus propres à irriter les esprits qu'à les contenir dans l'obéissance. La haine des mécontents éclata de plus en plus en paroles et en faits, surtout dans le faubourg méridional où l'on ne comptait pas moins de quatre mille théologiens et étudiants en théologie. Malheur aux soldats qui osaient se montrer seuls ou en petites troupes dans les rues étroites et tortueuses de ce faubourg! On les insultait, on les battait, on les massacrait sans pitié. On outrageait le monarque

¹⁰⁷ Voyez sur ces *muets*, *Akhbâr madjmoua*, fol. 103 r. (cf. 94 r.); Ibn-Adhârî, t. II, p. 81; Nowairî, p. 456; Ibn-Khaldoun, fol. 7 r.

lui-même. Quand, du haut du minaret, le muezzin avait annoncé l'heure de la prière et que Hacam, qui devait venir dans la mosquée pour y prononcer la prière d'usage, se faisait attendre, il y avait toujours dans la foule des voix qui criaient: «Viens donc prier, ivrogne, viens donc prier!» Chaque jour ces cris se renouvelaient, et les autorités avaient beau s'enquérir de ceux qui les avaient poussés, ils étaient toujours introuvables. Une fois, dans la mosquée, un homme du peuple poussa l'insolence jusqu'à insulter et menacer le sultan face à face, et la foule l'applaudit avec transport. Hacam, qui s'étonnait et s'indignait que la majesté royale pût encourir de si grossiers affronts, fit crucifier dix des principaux meneurs et rétablit la dîme sur les denrées que son père avait abolie. Mais la fierté et l'obstination des Cordouans ne plièrent devant rien. Leurs agitateurs ordinaires enflammaient leurs passions; d'ailleurs Yahyâ était revenu dans la capitale; par ses prédications, par l'éclat de sa renommée, il accrût le mouvement et le dirigea. On approchait de la crise; mais le hasard voulut que la révolte éclatât encore plus tôt que l'on ne s'y était attendu.

On était dans le mois de Ramadhân (mai 814)¹⁰⁸, et les prédicateurs profitaient du carême pour échauffer la haine du peuple contre le sultan, lorsqu'un mamelouk alla trouver un fourbisseur du faubourg méridional et lui présenta son épée à nettoyer.

– Veuillez attendre, lui dit le fourbisseur; en ce moment j'ai

¹⁰⁸ Voyez la note B, à la fin de ce volume.

autre chose à faire.

– Je n’ai pas le temps d’attendre, repartit le soldat, et tu feras à l’instant même ce que je t’ordonne.

– Ah! tu le prends sur ce ton? reprit l’artisan d’un air de dédain; eh bien! tu attendras tout de même.

– C’est ce que nous verrons, répliqua le troupier; et, frappant le fourbisseur de son épée, il le tua sur la place.

A cette vue, le peuple, transporté de fureur, se mit à crier qu’il était temps d’en finir avec ces insolents troupiers et avec le tyran débauché qui les payait. L’enthousiasme révolutionnaire s’étant bientôt communiqué aux autres faubourgs, une foule innombrable, qui s’était pourvue à la hâte de toutes les armes qu’elle avait pu se procurer, marcha vers le palais, poursuivant de ses huées les soldats, les clients et les esclaves du monarque, lesquels, n’ayant pas de quartier à espérer s’ils tombaient entre les mains des insurgés, fuyaient devant eux pour aller chercher un asile derrière les murs de la résidence du sultan.

Quand, du haut de la plate-forme, Hacam vit arriver, semblable aux flots de la mer, cette multitude rugissante de fureur et qui poussait des cris horribles, il crut qu’une sortie vigoureuse pouvait encore la dissiper, et sans perdre de temps, il la fit charger par la cavalerie; mais quel fut son désappointement quand le peuple, loin de lâcher pied comme il l’espérait, soutint fermement le choc, repoussa les cavaliers et les força à la retraite¹⁰⁹.

¹⁰⁹ Nowairî, p. 453, 454.

Le péril était extrême. Le palais, quoique fortifié, ne l'était cependant pas assez pour pouvoir repousser à la longue les assauts que les insurgés allaient donner. Aussi ses plus braves défenseurs, sachant qu'ils seraient impitoyablement égorgés si le peuple l'emportait, se laissèrent aller au découragement. Hacam seul, bien qu'il désespérât aussi du succès de la résistance, garda un sang-froid imperturbable. Ayant appelé son page chrétien Hyacinthe, il lui ordonna d'aller demander à une de ses femmes, qu'il nomma, une bouteille de civette. Croyant avoir mal entendu, le page attendit d'un air étonné que le prince lui répétât son ordre. «Va donc, fils d'un non circoncis! reprit Hacam impatienté, et fais vite ce que je t'ai ordonné!» Hyacinthe partit, et quand il fut de retour avec la bouteille, le sultan la prit et se mit à la vider sur sa chevelure et sur sa barbe avec une tranquillité si parfaite qu'on eût dit qu'il se préparait à aller faire la cour à une jeune beauté du sérail. N'y comprenant plus rien, Hyacinthe ne put retenir une exclamation de surprise. «Pardonnez-moi, seigneur, dit-il, mais vous choisissiez pour vous parfumer un singulier moment. Ne voyez-vous donc pas quel péril nous menace? – Tais-toi, misérable!» repartit Hacam en s'impatientant de nouveau; puis, quand il eut fini de se parfumer, il reprit: «Comment celui qui va me couper la tête, pourra-t-il la distinguer de toutes les autres, à moins que ce ne soit au parfum qui s'en exhale¹¹⁰? Et maintenant, poursuivit-il, tu iras dire à Hodair de venir me trouver ici.»

Hodair était préposé à la garde de la prison de la Rotonde,

¹¹⁰ Ibn-al-Abbâr, p. 40; *Akhbâr madjmoua*, fol. 103 v.

dans laquelle étaient renfermés plusieurs faquis que Hacam avait fait arrêter lors des révoltes précédentes, mais qu'il avait épargnés jusque-là. Cette fois, voyant que le peuple et les faquis allaient lui enlever le trône et la vie, il était bien décidé à ne pas souffrir que ces prisonniers lui survécussent, et quand Hodair fut arrivé sur la plate-forme, il lui dit: «Dès qu'il fera nuit, tu feras sortir ces méchants chaikhs de la Rotonde; puis tu ordonneras qu'on leur tranche la tête, et qu'on les cloue à des poteaux.» Sachant que, si le palais était pris d'assaut, il serait infailliblement immolé et qu'alors il devrait rendre compte à Dieu de ses actions, Hodair frémit d'horreur à l'idée du sacrilège que son souverain lui ordonnait de commettre. «Seigneur, dit-il, je n'aimerais pas que demain chacun de nous deux fût enfermé dans une cellule de l'enfer; vous auriez beau alors pousser des hurlements effroyables, et moi de même, aucun de nous deux ne pourrait secourir l'autre.» Irrité de ce discours, Hacam répéta ses injonctions sur un ton plus impérieux; mais voyant qu'il s'efforçait en vain de vaincre les scrupules de cet homme, il le congédia et fit appeler Ihn-Nâdir, le collègue de Hodair. Moins scrupuleux ou plus servile, Ibn-Nâdir promit d'exécuter ponctuellement les ordres du souverain¹¹¹. Ensuite Hacam descendit de la terrasse, s'arma de pied en cap, parcourut avec une contenance tranquille les rangs de ses soldats, releva leur courage abattu par des paroles chaleureuses, et, ayant appelé son cousin germain Obaidallâh, un des plus braves

¹¹¹ Ibn-al-Coutîa, fol. 23 r. et v.

guerriers de ce temps, il lui enjoignit de se mettre à la tête de quelques troupes d'élite, de se frayer un chemin au travers des rebelles, et d'incendier le faubourg méridional. Il comptait que les habitants de ce quartier, quand ils verraient brûler leurs maisons, abandonneraient leur poste pour aller éteindre le feu. En ce moment-là Obaidallâh les attaquerait en tête, tandis que Hacam, débouchant du palais avec les troupes qui lui restaient, les chargerait en queue. Ce plan, dont le succès était presque certain, ressemblait à celui qui avait fait gagner à Moslim la bataille de Harra, et cette remarque n'a pas échappé aux historiens arabes.

Débouchant à l'improviste par la porte du palais, Obaidallâh refoula le peuple vers le pont, traversa au pas de charge la grande rue et la Ramla, passa la rivière à gué, et, après avoir tiré à soi les soldats de la Campiña, qui avaient vu les signaux que Hacam avait faits dès le commencement de l'insurrection, il fit mettre le feu aux maisons du faubourg méridional. Ainsi que Hacam l'avait prévu, les habitants de ce faubourg, quand ils virent monter les flammes, abandonnèrent leur poste devant le palais pour aller sauver leurs femmes et leurs enfants; mais quand tout d'un coup ils furent attaqués en tête et en queue, la terreur se répandit parmi ces infortunés, et le reste de cette scène ne fut bientôt plus qu'un massacre. Les Cordouans imploraient en vain leur grâce en jetant leurs armes: terribles, inexorables, les *muets*, ces étrangers qui ne comprenaient pas même la prière du vaincu, les égorgeaient par centaines, n'accordant la vie qu'à trois cents personnes de distinction, pour en faire hommage au souverain,

qui les fit clouer, la tête en bas, à des poteaux, le long de la rivière¹¹².

Ensuite Hacam consulta ses vizirs sur le parti à prendre: devait-il faire grâce aux insurgés qui avaient échappé au carnage, ou bien devait-il les traquer et les exterminer jusqu'au dernier? Les avis se trouvèrent partagés; mais Hacam se rangea à l'opinion des modérés qui l'engageaient à ne pas pousser plus loin sa vengeance. Toutefois il décida que le faubourg méridional serait entièrement détruit, et que les habitants de ce quartier devraient quitter l'Espagne dans un délai de trois jours, sous peine d'être crucifiés s'ils n'étaient pas partis à l'expiration de ce terme.

Emportant le peu qu'ils avaient pu sauver de leurs biens, ces infortunés quittèrent, avec leurs femmes et leurs enfants, les lieux qui les avaient vus naître et qu'ils ne reverraient jamais. Comme ils marchaient par troupes, le monarque ne leur ayant pas permis de marcher tous ensemble, plusieurs d'entre eux furent dévalisés en route par des bandes de soldats ou de brigands embusqués dans les ravins ou derrière les rochers. Arrivés sur les côtes de la Méditerranée, ils s'embarquèrent pour faire voile, les uns vers l'ouest de l'Afrique, les autres vers l'Egypte. Ces derniers, au nombre de quinze mille sans compter les femmes et les enfants, abordèrent dans le voisinage d'Alexandrie, sans que le gouvernement pût s'y opposer, car l'Egypte toujours rebelle aux Abbâsides, était alors en proie à une anarchie complète. Les exilés n'eurent donc rien autre chose à faire que de s'entendre

¹¹² Ibn-Adhârî, t. II, p. 78; Nowairî, p. 454.

avec la tribu arabe la plus puissante dans ces contrées. C'est ce qu'ils firent; mais bientôt après, quand ils se sentirent assez forts pour pouvoir se passer de la protection de ces Bédouins, ils rompirent avec eux, et, la guerre ayant éclaté, ils les battirent en rase campagne. Puis ils s'emparèrent d'Alexandrie. Attaqués à différentes reprises, ils surent se maintenir dans cette ville jusqu'à l'année 826, qu'un général du calife Mamoun les força à capituler. Alors ils s'engagèrent à passer dans l'île de Crète, dont une partie appartenait encore à l'empire byzantin. Ils en achevèrent la conquête, et leur chef, Abou-Hafç Omar al-Ballouti (originaire de Fahç al ballout, aujourd'hui Campo de Calatrava), fut le fondateur d'une dynastie qui régna jusqu'à l'année 961, époque où les Grecs reconquirent la Crète¹¹³.

L'autre bande, qui se composait de huit mille familles, eut moins de difficulté à trouver une nouvelle patrie. C'était justement l'époque où le prince Idrîs faisait construire une nouvelle capitale, qui prit le nom de Fez, et comme ses sujets, pour la plupart nomades, montraient une invincible répugnance à se faire citoyens, il s'efforçait d'y attirer des étrangers. Les exilés andalous obtinrent donc aisément la permission de s'y établir; mais ce fut au prix de la paix de tous les jours. Une colonie arabe, venue de Cairawân, s'était déjà fixée à Fez. Ces Arabes et les descendants des Celto-romains avaient les uns pour les autres une sorte de haine instinctive, et, quoique réunies sur le même sol, ces

¹¹³ Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. I; Ibn-Khaldoun, t. III, fol. 44 r. et v.; t. IV, fol. 6 v.; Ibn-al-Abbâr, p. 40.

deux populations se tinrent si obstinément séparées, qu'encore au XIV^e siècle on voyait tout d'abord, aux traits du visage, qu'elles étaient de race différente. Leurs goûts, leurs occupations et leurs mœurs, en se montrant diamétralement opposés, semblaient consacrer irrévocablement cette antipathie de race. Les Arabes étaient ouvriers ou marchands; les Andalous s'occupaient de travaux agricoles. Ceux-ci gagnaient péniblement leur vie; ceux-là avaient le bien-être et parfois le superflu. Aux yeux de l'Arabe, qui aimait la bonne chère, la parure et l'élégance en toutes choses, l'Andalous était un paysan rude, grossier et parcimonieux, tandis que l'Andalous, soit qu'il fût réellement content de sa sobre et rustique existence parce qu'il y était habitué, soit qu'il cachât sous un dédain affecté l'envie que lui inspirait la richesse de son voisin, regardait l'Arabe comme un efféminé qui dissipait son bien en folles dépenses. Craignant avec raison que des contestations et des disputes ne s'élevassent entre les deux colonies, le prince Idrîs les avait séparées en assignant à chacune un quartier, qui avait sa mosquée, son bazar, son atelier monétaire et jusqu'à ses murailles; mais en dépit de cette précaution, les Arabes et les Andalous vécurent pendant plusieurs siècles dans un état d'hostilité quelquefois sourde, plus souvent flagrante, et maintes fois un terrain neutre, au bord de la rivière qui séparait les deux quartiers, fut le théâtre de leurs combats¹¹⁴.

Pendant que les Cordouans, après avoir vu égorger leurs pères, leurs femmes et leurs enfants, expiaient leur révolte par l'exil,

¹¹⁴ *Cartás*, p. 21-23, 25, 70, 71; Becrî, dans les *Notices et Extraits*, t. XII, p. 574577.

les faquis, plus coupables qu'eux à coup sûr, furent graciés. L'insurrection à peine réprimée, Hacam leur avait déjà donné des preuves de sa clémence. Quand l'ordre eut été donné d'arrêter et de mettre à mort ceux qu'on suspectait d'avoir excité la révolte, quoiqu'ils n'y eussent pas pris une part ostensible, les agents de police découvrirent la retraite d'un faqui, lequel s'était caché dans le sérail du cadi, son parent. Au moment où ils allaient le tuer, le cadi, attiré par les cris de ses femmes, accourut en toute hâte; mais il s'efforça en vain de faire relâcher son parent en disant qu'on l'avait arrêté mal à propos: on lui répondit d'un ton rogue qu'on avait reçu des ordres très-positifs et qu'on les exécuterait. Alors le cadi se rendit au palais, et, ayant demandé et obtenu une audience: «Seigneur, dit-il, le Prophète a été clément alors qu'il pardonna aux Coraichites qui l'avaient combattu et qu'il les combla de bienfaits. Plus que personne au monde, vous, qui êtes sorti de la même famille, vous devez vous régler sur son exemple.» Puis il raconta ce qui venait d'arriver, et quand il eut fini de parler, le monarque, touché et attendri, fit non-seulement relâcher le prisonnier en question, mais il amnistia aussi les autres faquis¹¹⁵, lesquels pour la plupart avaient cherché un asile à Tolède, leur rendit leurs biens et leur permit de se fixer dans telle province de l'Espagne qu'ils voudraient, à l'exception de Cordoue et de ses environs¹¹⁶. Même Yahyâ, qui s'était réfugié parmi une tribu berbère, fut gracié; de plus il obtint la permission de revenir

¹¹⁵ Khochanî, p. 250.

¹¹⁶ Ibn-Adhârî, t. II, p. 79.

à la cour, et le monarque lui accorda de nouveau sa faveur¹¹⁷. Quelques-uns, cependant, furent exclus de l'amnistie. Tâlout, de la tribu arabe de Moâfir, fut de ce nombre. Ce disciple de Mâlik, qui s'était signalé comme un des plus hardis démagogues, s'était caché chez un juif; mais au bout d'une année, las de sa captivité volontaire, quoique le juif n'eût rien négligé pour lui rendre son séjour aussi agréable que possible, il parla à son hôte en ces termes: «J'ai l'intention de quitter demain votre demeure, où j'ai trouvé une hospitalité dont je garderai un éternel souvenir, pour me rendre chez le vizir Abou-'l-Bassâm qui, à ce que j'ai entendu dire, a beaucoup d'influence à la cour, et qui me doit quelque reconnaissance, car il a été mon disciple. Peut-être voudra-t-il bien intercéder pour moi auprès de *cet homme*. – Seigneur, lui répondit le juif, ne vous fiez pas à un courtisan qui peut-être serait capable de vous trahir. Si vous voulez me quitter parce que vous craignez de m'être à charge, je vous jure que, dussiez-vous rester chez moi pendant toute votre vie, votre présence ne causerait pas le moindre dérangement dans ma maison.» Malgré les prières du juif, Tâlout persista dans son projet, et le lendemain il profita du crépuscule du soir pour se rendre inaperçu au palais du vizir.

Abou-'l-Bassâm fut fort étonné en voyant entrer chez lui ce proscrit qu'il croyait à cent lieues de Cordoue. «Soyez le bienvenu, lui dit-il en le faisant asseoir à ses côtés; mais d'où venez-vous et où avez-vous été pendant tout ce temps?» Le faqui

¹¹⁷ Nowairî, p. 454.

lui raconta alors avec quel dévouement le juif l'avait caché; après quoi il ajouta: «Je suis venu chez vous pour vous prier d'être mon intercesseur auprès de *cet homme*¹¹⁸. – Tenez-vous assuré, lui répondit le vizir, que je ferai de mon mieux pour vous faire amnistier. Ce ne sera pas bien difficile, au reste, car le sultan regrette d'avoir été si sévère. Restez cette nuit dans ma demeure; demain j'irai chez le prince.»

Parfaitement rassuré par ces paroles, Tâlout dormit cette nuit-là du sommeil du juste. Il était loin de soupçonner que son hôte, qui l'avait accueilli avec tant de bienveillance et qui lui avait fait les promesses les plus propres à le tranquilliser sur l'avenir, eût conçu l'idée de le trahir et de le livrer au prince. Telle était pourtant l'intention que nourrissait cet homme dissimulé et perfide, lorsqu'il se rendit au palais le lendemain matin, après avoir pris les mesures nécessaires afin de rendre impossible l'évasion du faqui. «Que pensez-vous, dit-il au prince avec un malin sourire, d'un bélier gras qui n'aurait pas quitté le ratelier depuis un an?» Ne cherchant pas de finesse à ce que le vizir venait de dire, Hacam lui répondit gravement: «La viande gavée est lourde; je trouve plus légère et plus succulente celle d'un animal qu'on a laissé paître en liberté. – Ce n'est pas là ce que je veux dire, continua le vizir; je tiens Tâlout dans ma maison. – Vraiment! et par quel moyen est-il tombé en ton pouvoir? – Par quelques paroles bienveillantes.»

Alors Hacam donna l'ordre qu'on amenât Tâlout. Celui-ci,

¹¹⁸ Abd-al-wâhid, p. 14; cf. Ibn-al-Coutîa, fol. 22 r.

au moment où il entra dans la salle où se tenait le monarque, tremblait de peur. Pourtant Hacam n'avait pas l'air courroucé, quand il lui dit d'un ton de doux reproche: «Sois de bonne foi, Tâlout; si ton père ou ton fils avaient été assis sur le trône que j'occupe, t'auraient-ils accordé autant d'honneurs, autant de faveurs que moi? Toutes les fois que tu as imploré mon assistance pour toi-même ou pour d'autres, n'ai-je pas apporté tout le zèle possible à te donner satisfaction? Combien de fois, pendant ta maladie, ne t'ai-je pas visité en personne? A la mort de ta femme, n'ai-je pas été te prendre à la porte de ta maison? N'ai-je pas suivi, à pied, son convoi depuis le faubourg? Après la cérémonie, ne t'ai-je pas reconduit, à pied, jusqu'à ta demeure?.. Et voilà ma récompense!.. Tu as voulu souiller mon honneur, profaner ma majesté; tu as voulu verser mon sang!»...

A mesure que le monarque parlait, Tâlout s'était rassuré, et à présent qu'il se tenait convaincu que sa vie n'était pas en péril, il avait repris son assurance et son audace habituelles. Hacam avait cru l'émouvoir; mais Tâlout, nullement attendri et trop orgueilleux pour s'avouer ingrat et coupable, lui répondit avec une sécheresse hautaine: «Je ne puis mieux faire que de vous dire la vérité: en vous haïssant, j'ai obéi à Dieu; dès lors tous vos bienfaits ne vous servaient de rien.»

A ces paroles, qui ressemblaient à un défi, Hacam ne put réprimer un mouvement de colère; mais se maîtrisant aussitôt, il reprit avec calme: «En ordonnant de t'amener ici, je repassais dans ma mémoire tous les genres de supplices, pour choisir le

plus cruel à ton usage; mais à présent je te dis: Celui qui, à ce que tu prétends, t'avait ordonné de me haïr, il m'ordonne, à moi, de te pardonner. Vis et sois libre, sous la garde de Dieu! Tant que durera mon existence, je te le jure par le Tout-Puissant, tu seras, comme autrefois, entouré de faveurs et d'hommages... Plût à Dieu, ajouta-t-il en soupirant, que ce qui s'est passé n'eût point eu lieu!»

Etait-il possible de faire sentir au théologien avec plus de délicatesse et de douceur, que Dieu ne commande jamais la haine? Pourtant Tâlout feignit de ne pas comprendre la leçon qu'il venait de recevoir; peut-être même l'orgueil était-il trop enraciné dans son âme de bronze pour qu'il pût la comprendre. Sans prononcer un mot de remerciement, il ne répondit qu'aux dernières paroles du prince. «Si ce qui s'est passé n'eût point eu lieu, dit-il, ce serait mieux pour vous»... C'était menacer le monarque d'un terrible châtiment dans l'autre vie; mais Hacam, quoique convaincu que le droit était de son côté et non de celui des faquis, avait l'intention bien arrêtée de garder son sang-froid jusqu'au bout, et, feignant de ne pas avoir entendu ce que Tâlout venait de dire: «Où donc, reprit-il, Abou-'l-Bassâm s'est-il emparé de ta personne? – Ce n'est pas lui qui m'a pris, répondit Tâlout; c'est moi qui me suis mis entre ses mains. J'étais venu le trouver, au nom de l'amitié qui nous avait unis. – En quel endroit as-tu vécu pendant cette année-là? – Chez un juif de la ville.» Alors, s'adressant à Abou-'l-Bassâm, témoin muet de cet entretien, Hacam lui dit avec une profonde indignation: «Eh

quoi! un juif a su honorer, dans un homme qui professe une religion autre que la sienne, la piété et la science; il n'a pas craint, en lui donnant asile, d'exposer à mon ressentiment sa personne, sa femme, ses enfants, sa fortune; et toi, tu as voulu me replonger dans des excès que je regrette. Sors d'ici, et que jamais ta présence ne souille mes regards!»

Le perfide vizir fut disgracié. Tâlout, au contraire, ne cessa, jusqu'à sa mort, de jouir des bonnes grâces de Hacam, qui daigna honorer son convoi de sa présence¹¹⁹.

Ainsi Hacam, impitoyable pour les laboureurs du faubourg comme il l'avait été auparavant pour les citoyens de Tolède, ne l'était pas pour les faquis. C'est que les uns étaient Arabes ou Berbers, et que les autres ne l'étaient pas. Hacam, en véritable Arabe qu'il était, avait deux poids et deux mesures: envers les anciens habitants du pays, qu'il méprisait souverainement, il se croyait tout permis, s'ils avaient l'audace de méconnaître son autorité; mais quand il s'agissait de rebelles de sa propre caste, il leur pardonnait volontiers. Les historiens arabes, il est vrai, ont expliqué d'une autre manière la clémence avec laquelle Hacam traita les faquis: ils l'attribuent à des remords de conscience¹²⁰. Nous ne voulons pas nier que Hacam, qui était cruel et féroce par intervalles, mais qui revenait toujours à des sentiments plus

¹¹⁹ Ibn-al-Coutfa, fol. 22 r. -23 r. Dans une tradition rapportée par Maccarî (t. I, p. 900), le caractère de Tâlout se présente sous un jour plus favorable; mais j'ai cru devoir reproduire le récit beaucoup plus circonstancié d'Ibn-al-Coutfa.

¹²⁰ Voyez Ibn-al-Coutfa, fol. 23 r., Ibn-Adhârî, t. II, p. 82.

humains, ne se soit reproché comme des crimes certains ordres qu'il avait donnés dans un moment de fureur, comme lorsqu'il fit couper la tête aux faquis enfermés dans la prison de la Rotonde; mais il nous semble pourtant que les clients omaiyades qui, en écrivant l'histoire de leurs patrons, faisaient des efforts inouïs pour réhabiliter la mémoire d'un prince relégué par le clergé au fond de l'enfer¹²¹, ont exagéré son repentir; car, à en juger par le témoignage de Hacam lui-même, c'est-à-dire par les vers qu'il adressa à son fils peu de temps avant de mourir, il était fermement convaincu qu'il avait le droit d'agir comme il l'avait fait. Voici ces vers, par lesquels nous concluons ce récit:

De même qu'un tailleur se sert de son aiguille pour coudre ensemble des pièces d'étoffe, de même je me suis servi de mon épée pour réunir mes provinces disjointes; car depuis l'âge où j'ai commencé à raisonner, rien ne m'a répugné autant que le démembrement de l'empire. Demande maintenant à mes frontières si quelque endroit y est au pouvoir de l'ennemi; elles te répondront que non, mais si elles te répondaient que oui, j'y volerais revêtu de ma cuirasse et l'épée au poing. Interroge aussi les crânes de mes sujets rebelles, qui, semblables à des pommes de coloquinte fendues en deux, gisent sur la plaine et étincellent aux rayons du soleil: ils te diront que je les ai frappés sans leur laisser de relâche. Saisis de terreur, les insurgés fuyaient pour échapper à la mort; mais moi, toujours à mon poste, je méprisais

¹²¹ Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 41, *Akhbâr madjmoua*, fol. 104 v., Ibn-al-Coutîa, fol. 23 v., 24 r.

le trépas. Si je n'ai épargné ni leurs femmes ni leurs enfants, ç'a été parce qu'ils avaient menacé ma famille, à moi; celui qui ne sait pas venger les outrages qu'on fait à sa famille, n'a aucun sentiment d'honneur et tout le monde le méprise. Quand nous eûmes fini d'échanger des coups d'épée, je les contraignis à boire un poison mortel; mais ai-je fait autre chose qu'acquitter la dette qu'ils m'avaient forcé à contracter avec eux? Certes, s'ils ont trouvé la mort, ç'a été parce que leur destinée le voulait ainsi.

Je te laisse donc mes provinces pacifiées, ô mon fils! Elles ressemblent à un lit sur lequel tu peux dormir tranquille, car j'ai pris soin qu'aucun rebelle ne trouble ton sommeil¹²².

¹²² *Apud* Ibn-Adhârî, t. II, p. 73, 74. Dans le premier vers il faut lire *raäbto* (au lieu de *raäïto*) et *râkî'â* (au lieu de *râkiman*); ces deux leçons, les seules véritables, se trouvent dans Maccarî, t. I, p. 220.

V

Jamais encore la cour des sultans d'Espagne n'avait été aussi brillante qu'elle le devint sous le règne d'Abdérame II, fils et successeur de Hacam. Amoureux de la superbe prodigalité des califes de Bagdad, de leur vie de pompe et d'apparat, ce monarque s'entoura d'une nombreuse domesticité, embellit sa capitale, fit construire à grands frais des ponts, des mosquées, des palais, et créa de vastes et magnifiques jardins sur lesquels des canaux répartissaient les torrents des montagnes¹²³. Il aimait aussi la poésie, et si les vers qu'il faisait passer pour les siens n'étaient pas toujours de lui, du moins il récompensait généreusement les poètes qui lui venaient en aide. Au reste, il était doux, facile et bon jusqu'à la faiblesse. Même quand il avait vu de ses propres yeux que ses serviteurs le volaient, il ne les punissait pas¹²⁴. Sa vie durant, il se laissa dominer par un faqui, par un musicien, par une femme et par un eunuque.

Le faqui était le Berber Yahyâ, que nous connaissons déjà comme l'instigateur principal de la révolte du faubourg. Le mauvais succès de cette tentative l'avait convaincu qu'il avait fait fausse route; il savait maintenant que, pour devenir puissant, le clergé, au lieu de se montrer hostile au prince, doit s'insinuer avec

¹²³ Ibn-Adhârî, t. II, p. 93; Maccarî, t. I, p. 223; Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1.

¹²⁴ Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 94.

adresse dans sa faveur et s'appuyer sur lui. Quoique sa fière et impétueuse nature se plîât difficilement au rôle qu'il avait cru devoir prendre, son sans-gêne, sa franchise acerbe et sa sauvage brusquerie ne lui nuisaient pas trop dans l'esprit du monarque débonnaire, qui, bien qu'il eût étudié la philosophie¹²⁵, avait de grands sentiments de piété et qui prenait les colères farouches de l'altier docteur pour les élans d'une vertueuse indignation. Il tolérait donc ses propos hardis et jusqu'à ses bourrasques, se soumettait docilement aux rudes pénitences que ce sévère confesseur lui imposait¹²⁶, pliait la tête devant le pouvoir de ce tribun religieux, et lui abandonnait le gouvernement de l'Eglise et la direction de la judicature. Révéré par le monarque, soutenu par la plupart des fauqs, par la bourgeoisie qui le craignait¹²⁷, par le bas peuple dont la cause s'était identifiée avec la sienne depuis la révolte, et même par certains poètes¹²⁸, classe d'hommes dont l'appui n'était nullement à dédaigner, Yahyâ jouissait d'un pouvoir immense. Et pourtant il n'avait aucun emploi, aucune position officielle; s'il gouvernait tout dans sa sphère, c'était par le seul éclat de sa renommée¹²⁹. Despote au fond du cœur, quoique auparavant il eût bafoué le despotisme, il l'exerçait sans scrupule maintenant que les circonstances l'y conviaient. Les

¹²⁵ Maccarî, t. I, p. 223.

¹²⁶ Voyez Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 20 éd. Wüstenfeld.

¹²⁷ Voyez Khochanî, p. 257.

¹²⁸ Voyez Khochanî, p. 265-6.

¹²⁹ Cf. Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 20.

juges, s'ils voulaient conserver leurs postes, devaient se faire les instruments aveugles de ses volontés. Le sultan, qui avait parfois quelque velléité de s'affranchir de l'empire que Yahyâ s'était arrogé sur lui, promettait plus qu'il ne pouvait en s'engageant à les soutenir¹³⁰. Tous ceux qui osaient lui résister, Yahyâ les brisait, mais d'ordinaire, s'il voulait défaire un cadi qui lui déplaisait, il n'avait qu'à lui dire: «Donne ta démission!»¹³¹

L'influence de Ziryâb le musicien n'était pas moins grande, bien qu'elle s'exerçât dans une autre sphère. Il était de Bagdad. Persan d'origine, ce semble, et client des califes abbâsides, il avait appris la musique sous le célèbre chanteur Ishâc Maucilî, lorsqu'un jour Hâroun ar-rachîd demanda à ce dernier s'il n'avait pas quelque nouveau chanteur à lui présenter. «J'ai un disciple qui chante assez bien, grâce aux leçons que je lui ai données, lui répondit Ishâc, et j'ai quelque raison de croire qu'un jour il me fera honneur. – Dis-lui alors qu'il vienne me trouver,» reprit le calife. Introduit auprès du monarque, Ziryâb gagna de prime abord son estime par ses manières distinguées et par sa conversation spirituelle; puis, questionné par Hâroun sur ses connaissances musicales: «Je sais chanter comme d'autres savent le faire, lui répondit-il; mais en outre, je sais ce que d'autres ne savent pas. Ma manière, à moi, n'est faite que pour un connaisseur aussi exercé que l'est votre seigneurie. Si elle le veut bien, je vais lui chanter ce qu'aucune oreille n'a encore entendu.»

¹³⁰ Voyez Khochanî, p. 265-6.

¹³¹ Ibn-Adhârî, t. II, p. 83.

Le calife y ayant consenti, on présenta au chanteur le luth de son maître. Il refusa de s'en servir et demanda celui qu'il avait fait lui-même. «Pourquoi refuses-tu le luth d'Ishâc? lui demanda alors le calife. – Si votre seigneurie désire que je lui chante quelque chose selon la méthode de mon maître, lui répondit Ziryâb, je m'accompagnerai de son luth; mais si elle veut connaître la méthode que j'ai inventée, il me faut le mien de toute nécessité.» Sur ce il lui expliqua de quelle manière il avait fait ce luth, et se mit à lui chanter une chanson qu'il avait composée. C'était une ode à la louange de Hâroun, et ce monarque en fut ravi à un tel point qu'il reprocha durement à Ishâc de ne pas lui avoir présenté plus tôt ce merveilleux chanteur. Ishâc s'excusa en disant, ce qui était vrai, que Ziryâb lui avait soigneusement caché qu'il travaillait de génie; mais aussitôt qu'il se trouva seul avec son disciple, il lui dit: «Tu m'as indignement trompé en me faisant mystère de la portée de ton talent. Je serai franc avec toi, et je te dirai que je suis jaloux de toi, comme les artistes qui cultivent le même art et qui sont égaux en mérite, le sont toujours les uns des autres. En outre, tu as plu au calife, et je sais que sous peu tu vas me supplanter dans sa faveur. C'est ce que je ne pardonnerais à personne, pas même à mon fils; et n'était que je sens pour toi un reste d'affection parce que tu es mon élève, je ne me ferais point scrupule de te tuer, et il en adviendrait ce qu'il pourrait... Tu as maintenant le choix entre deux partis: va t'établir loin d'ici, jure-moi que jamais je n'entendrai reparler de toi, et alors je te donnerai pour subvenir à tes besoins autant

d'argent que tu voudras; ou bien reste ici malgré moi; mais je te préviens que dans ce cas je risquerai corps et biens pour te perdre. Choisis donc!» Ziryâb n'hésita pas sur le parti à prendre: il quitta Bagdad après avoir accepté l'argent qu'Ishâc lui offrait. Quelque temps après, le calife ordonna de nouveau à Ishâc de lui amener son disciple. «Je regrette de ne pouvoir satisfaire à votre désir, lui répondit le musicien; ce jeune homme est possédé; il raconte que les génies lui parlent et lui inspirent les airs qu'il compose; il est si orgueilleux de son talent qu'il croit n'avoir point d'égal au monde. N'ayant été ni récompensé ni redemandé par vous, il a cru que vous n'appréciez pas ses talents et il est parti furieux. J'ignore où il est à présent; mais rendez grâces à l'Eternel de ce que cet homme est parti, seigneur, car il avait des accès de délire et dans ces moments-là il était horrible à voir.» Le calife, tout en regrettant le départ du jeune musicien qui lui avait inspiré de si grandes espérances, se contenta des raisons qu'Ishâc lui donnait. Il y avait quelque chose de vrai dans les paroles du vieux maître: pendant son sommeil Ziryâb croyait réellement entendre chanter les génies. Alors il s'éveillait en sursaut, sautait à bas de son lit, appelait Ghazlân et Honaida, deux jeunes filles de son sérail, leur faisait prendre leurs luths, leur enseignait l'air qu'il avait entendu pendant son sommeil, et en écrivait lui-même les paroles. Ce n'était pas de la folie après tout, Ishâc le savait bien, et quel véritable artiste, croyant aux génies ou n'y croyant pas, n'a pas connu de ces moments où il était sous l'empire d'une émotion bien malaisée à définir, mais qui semblait avoir quelque

chose de surhumain?

Ziryâb alla chercher fortune dans l'Ouest. Arrivé en Afrique, il écrivit à Hacam, le sultan d'Espagne, pour lui dire qu'il désirait s'établir à sa cour, et ce prince fut si charmé de cette lettre que, dans sa réponse, il pressa le musicien de venir tout de suite à Cordoue, en lui promettant un traitement fort considérable. Ziryâb passa donc le détroit de Gibraltar avec ses femmes et ses enfants; mais à peine fut-il débarqué à Algéziras qu'il apprit que Hacam venait de mourir. Fort désappointé par cette nouvelle, il se proposait déjà de retourner en Afrique, lorsque le musicien juif, Mançour, que Hacam avait envoyé à sa rencontre, lui fit abandonner ce projet en lui disant qu'Abdérame II n'aimait pas moins la musique que son père, et que sans doute il récompenserait les artistes avec non moins de générosité. L'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé. Instruit de l'arrivée de Ziryâb, Abdérame II lui écrivit pour l'inviter à venir à sa cour, ordonna aux gouverneurs de le traiter avec les plus grands égards, et lui fit offrir par un de ses principaux eunuques des mulets et d'autres présents. Arrivé à Cordoue, Ziryâb fut installé dans une maison superbe. Le sultan lui donna trois jours pour se remettre des fatigues de son voyage; au bout de ce temps, il l'invita à se rendre au palais. Il commença l'entretien en lui faisant connaître les conditions auxquelles il voulait le retenir à Cordoue. Elles étaient magnifiques: Ziryâb aurait une pension réglée de deux cents pièces d'or par mois et quatre gratifications par an, à savoir mille pièces d'or à l'occasion de chacune des

deux grandes fêtes musulmanes, cinq cents à la Saint-Jean, et cinq cents au jour de l'an; de plus, il recevrait par an deux cents setiers d'orge et cent setiers de froment; enfin, il aurait l'usufruit d'un certain nombre de maisons, de champs et de jardins, qui représentaient ensemble un capital de quarante mille pièces d'or. Ce ne fut qu'après avoir assuré au musicien une si belle fortune, qu'Abdérâme le pria de chanter, et quand Ziryâb eut satisfait à ce désir, le monarque fut enchanté de ses talents au point de ne plus vouloir entendre d'autre chanteur. Il vivait avec lui dans la plus grande intimité, et aimait à s'entretenir avec lui d'histoire, de poésie, de toutes les sciences et de tous les arts; car ce musicien extraordinaire avait des connaissances très-étendues et très-variées. Sans compter qu'il était excellent poète et qu'il savait par cœur les paroles et les airs de dix mille chansons, il avait aussi étudié l'astronomie et la géographie, et rien n'était plus instructif que de l'entendre discourir sur les différents pays et sur les mœurs de leurs habitants. Mais ce qui frappait en lui plus encore que son immense savoir, c'était son esprit, son goût et la suprême distinction de ses manières. Nul n'était rompu comme lui à la causerie étincelante, nul n'avait à un égal degré l'instinct du beau et le sentiment de l'art en toutes choses, nul ne s'habillait avec autant de grâce et d'élégance, nul ne savait aussi bien ordonner une fête ou un dîner. On le considérait comme un homme supérieur, comme un modèle, pour tout ce qui concernait le bon ton, et sous ce rapport il devint le législateur de l'Espagne arabe. Les innovations qu'il fit furent hardies et innombrables; il

accomplir une révolution radicale dans les coutumes. Auparavant on portait les cheveux longs et séparés sur le front; on se servait à table de vases d'or ou d'argent et de nappes de lin. Maintenant on portait les cheveux coupés en rond; les vases étaient de verre, les nappes, de cuir: Ziriyâb le voulait ainsi. Il prescrivit les différentes espèces de vêtements qu'on devait porter dans chaque saison; il apprit aux Arabes d'Espagne que les asperges sont un mets excellent, ce à quoi ils n'avaient pas encore pensé; plusieurs plats inventés par lui conservèrent son nom; enfin on se modelait sur lui jusque dans les moindres minuties de la vie élégante, et par une fortune peut-être unique dans les annales du monde, le nom de ce charmant épicurien est resté célèbre jusqu'aux derniers temps de la domination musulmane en Espagne, tout comme ceux des savants illustres, des grands poètes, des grands généraux, des grands ministres, des grands princes¹³²

¹³² Voyez la biographie de Ziriyâb dans Maccarî, t. II, p. 83 et suiv.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.